

MAZZINI ET LES ECRIVAINS ANGLAIS ET AMERICAINS DE SON TEMPS

En hommage à Giuseppe Mazzini, nous aimerions tout d'abord évoquer les relations parfois très étroites qui se sont établies entre le patriote italien et les écrivains anglais et américains de son temps; puis, nous voudrions tenter de restituer le portrait de Mazzini que ceux-ci nous ont laissé et enfin dresser un bilan de l'influence mazzinienne sur leurs écrits. La correspondance, les publications journalistiques et autobiographiques, les oeuvres romanesques et poétiques de nombreux auteurs du 19^{ème} siècle témoignent de l'ascendant que Mazzini — davantage sans doute que tout autre Italien engagé, comme lui, dans la lutte pour la réalisation de l'unité nationale — a exercé sur les lettres anglo-américaines par sa valeur personnelle, la notoriété de son action révolutionnaire et le rayonnement de sa pensée politique.

Issu d'une famille de la bourgeoisie éclairée de Gênes, il étudie à la fois les belles-lettres, la philosophie et le droit, et il s'affilie au carbonarisme l'année même où il termine sa licence de droit, à l'âge de vingt-ans. Hostile au despotisme formaliste des écrivains classiques, que leur stérile imitation des modèles gréco-latins rend insensibles aux aspirations populaires de l'époque, il dénonce également l'influence nocive de certains écrivains romantiques comme Manzoni¹, à qui il reproche de se complaire aux seuls caprices de leur fantaisie individuelle. Pour sa part, s'il adhère au mouvement romantique et se fait ainsi cataloguer comme esprit subversif

1. « *Influenza dannosa* », dans « *Motto letterario in Italia* » (VIII, 390-391). Les citations dont la référence ne comporte que deux nombres entre parenthèses, l'un en chiffres romains et l'autre en chiffres arabes, sont extraites de l'*Edizione nazionale degli scritti editi ed inediti di Mazzini*, Imola, P. Galeati.

dès l'âge de vingt-trois ans, c'est — comme il l'écrit rétrospectivement à W. E. Hickson, rédacteur en chef de la *Westminster Review* — parce que le romantisme est pour lui synonyme de foi dans le progrès et de lutte pour la liberté et la solidarité universelles²:

I had been pleading warmly the cause of what was then called Romanticism, and was the right of progressive life in literature. Then, as now, all pleading for literary liberty, independence, progression, were suspected in Italy as educating the mind to forbidden tendencies. I published in 1828 a weekly literary paper, the « *Indicatore Genovese* »: it was, at the end of the year, and though published under the double ecclesiastical and temporal censorship, suppressed... I wrote one long article on « a European Literature » in the best of our reviews, the « *Antologia* ». The review was persecuted and after some time suppressed...

Dans les *Note autobiografiche*³, Mazzini assigne à l'écrivain la mission socio-politique d'interroger la vie latente et endormie de la nation pour déceler dans les frémissements de l'inconscient collectif les prémices de la révolte contre l'oppression et pour entonner le cantique de l'avenir. Dès 1832, dans des « *Pensieri* » dédiés aux poètes du 19^{ème} siècle, il cite en exergue ces mots de Byron sur la nature prophétique de la poésie: « *Cos'è la poesia — la coscienza d'un mondo avvenire* » (1,349).

Cependant, ni la publication de ses articles critiques — dont un sur « *The Fair Maid of Perth* » de Walter Scott, paru le 12 juillet 1828 dans le n. 10 de l'*Indicatore Genovese* —, ni sa conception du rôle éminent de l'écrivain dans la Cité n'auraient sans doute suffi à gagner à Giuseppe Mazzini la place qu'il occupe dans la littérature anglo-américaine.

2. Lettre adressée de 47 Devonshire Street, Queen Square et datée probablement de 1844, selon BOLTON KING, *The Life of Mazzini*, E. D. Dutton, New York, 1919.

3. GIUSEPPE MAZZINI, *Note autobiografiche*, Mario Menghini, Firenze, Felice Le Monnier, 1944, p. 7.

Nous allons donc tout d'abord nous interroger sur la conjonction de facteurs qui va contribuer à rapprocher cet homme politique des auteurs littéraires britanniques et américains, au point qu'on a parfois voulu le considérer comme un écrivain de langue anglaise.

ACCESSION À LA CÉLÉBRITÉ DANS LE MONDE LITTÉRAIRE ANGLO-AMÉRICAIN

L'exil politique est la condition première qui, en suscitant un vaste concours de circonstances propices, va donner à Mazzini l'occasion de se faire connaître des gens de lettres des deux pays⁴.

En janvier 1837, à trente-deux ans, il gagne l'Angleterre, l'unique refuge qui s'offre encore à lui en Europe; mais seule la recherche d'un asile politique amène cet homme traqué dans un pays pour lequel il n'éprouve pas d'affinités, où il est inconnu et dont il ignore la langue. Certes, à maintes reprises déjà les grands romantiques anglais ont donné des preuves de sympathie active pour les mouvements de libération nationale en Europe; et le sort de l'Italie, toujours considérée comme une patrie spirituelle, affecte fortement le public éclairé: en outre, les qualités intellectuelles et morales d'Italiens émigrés après les divers soulèvements insurrectionnels du début du siècle, comme Gabriele Rossetti, Panizzi, Pepoli, etc... prédisposent favorablement envers les nouveaux venus. Il n'en demeure pas moins que tout nouvel exilé est un inconnu, muré dans sa détresse matérielle et morale, et qui doit lutter

4. Réfugié à Genève en février 1831 en raison de ses activités de conspirateur, puis en Corse et à Marseille le mois suivant, il fait l'objet en France d'un mandat d'expulsion en août 1832, puis d'une condamnation à la déportation par contumace en mars 1833, et d'une condamnation à mort par contumace au Piémont son pays natal en octobre 1833; en Suisse, depuis 1834, il sent les mailles du filet se resserrer autour de lui; le gouvernement helvétique exerce des pressions auprès des cantons pour le faire expulser, et en août 1836, sa tête est mise à prix dans ce pays.

pour sortir de son obscurité. En outre, le français, que Mazzini parle et écrit avec aisance, n'est plus dans la même mesure qu'au siècle précédent la langue véhiculaire de l'intelligentsia.

C'est donc en premier lieu cette barrière linguistique que Mazzini va devoir franchir pour établir des contacts personnels avec les milieux littéraires anglophones, et il n'est pas sans intérêt d'évaluer rapidement le degré d'assimilation de la langue anglaise qu'il réussira à atteindre. Indéniablement, son accent restera rocailleux et sa conversation demeurera émaillée des « singular Italian-English modes of locution » dont parle Carlyle dans ses *Reminiscences*⁵ et que Jane Carlyle se plaît à citer au fil des années dans sa correspondance⁶: « Thanks God » par exemple, ou « cares of bread » pour « household cares », ou « small beings » pour « bedbugs, ou encore « here down », etc... Mais le témoignage du Professeur David Masson, tout en confirmant le « decidedly foreign accent » et les « piquant foreign idioms » qu'ont relevés les Carlyle, nous apprend aussi que « his talk was rapid and abundant, in an English that never failed »⁷. Il suffit d'ailleurs de parcourir la correspondance de Mazzini avec les divers membres de la famille Ashurst, dont il fait progressivement la connaissance entre 1844 et 1848, pour se convaincre que sa connaissance de l'anglais lui permet dorénavant d'exprimer sa pensée avec vigueur, aussi bien dans des relations épistolaires que dans des cercles littéraires. Nous devons cependant noter que Mazzini

5. JAMES ANTHONY FROUDE, *Reminiscences by Thomas Carlyle*, London, Longmans, Green, and Co., 1881, 2 vol. p. 182.

6. JAMES ANTHONY FROUDE, *Letters and Memorials of Jane Welsh Carlyle*, prepared for publication by Thomas Carlyle, New York, Scribner's and Sons, 1907, pp. 39, 107, 144, 157.

7. Selon BARR STRINGFELLOW, (*Portrait of an Exile*, New York, Henry Holt & Co, 1935, p. 144), c'est en 1843 que Mazzini avait fait la connaissance de Masson, futur secrétaire de la « Society of the Friends of Italy » fondée en 1851.

répugnera à rédiger ses articles critiques directement en anglais, car il y voit une perte de temps⁸.

Ayant surmonté l'obstacle linguistique qui pouvait s'opposer à l'établissement de toute relation personnelle avec des écrivains de langue anglaise, Mazzini trouve dans le journalisme littéraire et politique une occasion supplémentaire de favoriser ces contacts. L'extrême dénouement matériel dont il souffre à Londres et qu'aggrave l'échec de diverses tentatives commerciales, le contraint à mettre ses talents de critique au service de la presse périodique et lui permet ainsi de trouver à la fois un gagne-pain et un moyen d'attirer sur lui l'attention de l'élite intellectuelle libérale.

Dès 1837, il collabore à des revues comme *The London*

8. Le 29 juin 1837, il écrit à sa sœur Francesca: «...subbene io sarei forse al caso di scrivere *tant bien que mal* in inglese, mi costerebbe troppo tempo, e non volendo spendere tutta la mia giornata in lavori di questo genere, ma cercare d'occuparmi d'alcune altre cose più importanti, preferisco far tradurre». (XIV, 31). Mazzini préférera écrire en français ou en italien et avoir recours à des traductions; mais celles-ci se révéleront, au début du moins, particulièrement onéreuses, car l'éditeur ne veut s'engager à publier l'article qu'à la lecture du texte anglais, et l'impécuniosité de l'auteur lui interdisant de payer son traducteur à l'avance, celui-ci partage avec celui-là les risques de non-publication et exige de partager aussi les recettes éventuelles. Par la suite, l'éditeur se chargeait parfois de trouver le traducteur, comme ce fut le cas pour l'article sur Carlyle publié en octobre 1843 par la *British and Foreign Review* (XXVI, 68. Lettre du 17 février à sa mère).

En ce qui concerne la qualité linguistique de ces traductions, citons ici l'opinion de Jessie White Mario et de son amie E.F. Richards: «At this time [1840] Mrs Carlyle translated an essay of Mazzini's, presenting Austria under her true colours, and destined for *Tait's Magazine* in Edinburgh. This translation is perfect, but translations by others of Mazzini's articles — the originals of which are preserved — are often so execrable that one can only wonder an English publisher ever accepted them. (Mrs. Mario must not here be understood as referring to the subsequent translations of Mazzini's writings by Mrs. Emilie Ashurst Venturi, which possess every merit, including that of having been read and approved by Mazzini himself. - E.F.R.). JESSIE WHITE MARIO, *The Birth of Modern Italy*, London, T. Fisher Unwin, 1909, p. 44. Jessie se disait aussi capable de discerner les traductions des textes écrits directement en anglais par Mazzini «owing to favourite idioms of his own and to the use of the verb 'to do', persisted in, in spite of criticism, when he wished to emphasize an admonition or to repel a contradiction» (*Ibid.*, p. 87).

and Westminster Review, The National, The Monthly Chronicle, The Foreign Quarterly Review, The People's Journal, etc..., et ses articles, qu'ils soient publiés anonymement ou paraphés des simples initiales « J » ou « J.M. » ou encore signés Joseph Mazzini, lui permettent à la fois de sensibiliser son public à la situation politique italienne, d'exprimer ses opinions anti-monarchiques et anti-papales et d'acquérir une notoriété personnelle⁹.

En effet, à l'exception d'une étude sur Guizot et d'une autre sur Thiers, les articles politiques publiés dans les revues anglaises jusque vers 1845 sont en général signés et traitent de problèmes italiens¹⁰. Les écrits littéraires sont également consacrés au domaine italien¹¹, à l'exclusion d'un article sur George Sand, d'un autre intitulé « Byron et Goethe », et de

9. Les déboires financiers de Mazzini ne cessent pas pour autant, comme l'écrit Jane Carlyle à son mari le 18 juillet 1843: « *The British and Foreign Review* was brought out without his article...an economical contretemps » (J. A. FROUDE, *Letters and Memorials of Jane Welsh Carlyle*, vol. I, p. 151). Il s'agit de l'article, dont Mazzini lui-même écrivait à Giuseppe Lamberti, le 9 juin 1843: « al 1° luglio si stampa sulla *British and Foreign Review* un mio articolo sugli scritti di Carlyle, che pagheranno subito, dacché lo hanno da un anno e mezzo ». (XXVI, 68). Enfin, l'article ayant été publié en octobre 1843, il pouvait annoncer à sa mère, le 17 février 1844: « Sono stato — miracolo — pagato dalla rivista per l'articolo Carlyle » (XXVI, 68). Le 28 août 1840, dressant un état de la presse mensuelle et trimestrielle britannique, il se plaignait déjà à son ami Giuseppe Benza: « Scrivo in terra libera, come la dicono; ma come tutte l'altre cose la stampa è libera per chi ha voga per trovare chi stampi o denaro per pubblicare a proprie spese » (XIX, 239).

10. « Letters on the State and Prospects of Italy », *Monthly Chronicle*, May, June, August, September, 1839. Vol. III, pp. 401-413, 515-524; vol. IV, pp. 123-133, 226-237.

« Is it a Revolt or a Revolution? », *Tait's Edinburgh Magazine*, vol. VII, 1840, pp. 385-390.

« The Papal States », *London and Westminster Review*, Nov.-Dec. 1845.

11. « Italian Literature since 1830 », *London and Westminster Review*, Oct. 1837, vol. VI.

« Modern Italian Painters », *London and Westminster Review*, Jan.-Apr. 1841, vol. XXXV, pp. 363-390.

« Opere minori di Dante », *Foreign Quarterly Review*, vol. XXXIII, Apr. 1844.

deux études sur Carlyle¹². La première de ces études marqua le début de longues relations avec Thomas et Jane Carlyle, qui influèrent grandement sur la célébrité de Mazzini et sur ses liens ultérieurs avec les gens de lettres anglais et américains. Des échanges se sont déjà établis entre eux dès le début de 1840¹³, car dans une lettre à son frère, Carlyle écrit le 6 février

12. « The French Revolution, a history by Thomas Carlyle », *Monthly Chronicle*, Jan.-June 1840, vol. V.

« Genio e tendenze di T. Carlyle », *British Foreign Review*, Oct. 1843, vol. XVI, pp. 262-293.

13. Dans une lettre adressée à sa mère le 1er novembre 1839, Mazzini raconte comment des relations suivies entre Carlyle et lui-même auraient pu s'établir longtemps auparavant:

« Io, non molto dopo il mio arrivo in Inghilterra, fui condotto da un inglese a vederlo: simpatizzai molto con lui; quando fummo sul lasciarsi, ci mi chiese l'alloggio mio: gli risposi per gentilezza che non importava, che sarei tornato io a vederlo; e in quel momento veramente io ne aveva l'intenzione. Allora ei mi conferì a farlo, m'indicò l'ora del tè, etc. Ora, eccovi uno de' miei gravi difetti nel viver sociale, difetto che m'ha fatto perdere molte conoscenze e passare per discortese quand'io nel fondo del core nol sono: non l'ho veduto mai più. Il come e il perché non lo so nemmeno io. Questo Signore abita lontanissimo, a quattro o cinque miglia da me: venne l'inverno; tra il frequente mal umore, il tempo pessimo, e l'inerzia fisica che è grandissima in me, stetti lungo tempo dicendo: v'andrò domani e poi non andando. A piedi, pel fango ed altro, non si poteva: in cocchio mi dispiaceva per ragioni economiche. Passati alcuni mesi, sottentrò un altro senso che viene al solito in me: pensai: cosa vado a fare dopo più mesi? sono stato negligente, inurbano verso di lui; cosa dirò per giustificarmi? può egli capire i miei mali umori? può egli credere che io ho molta stima e simpatia per lui, quando non ho cercato di rivederlo? Dunque egli mi accoglierà con aria fredda e contegnosa; meglio è ch'io non ci vada. Poi c'era quell'altro inglese che m'aveva presentato, il quale anch'egli aveva diritto di lagnarsi ch'io avessi fatto sì poco conto della sua introduzione: sicché finii per non andar più né dall'uno né dall'altro. Vedete ch'io vi fo le mie confessioni. Questi peccati veniali sono purtroppo inerenti alla mia natura, né ho potuto domarli mai; non hanno scusa se non in certe necessità di tempra proveniente da tutto il mio passato, dal presente, dall'esilio, dalle delusioni, da cento cause. Or del resto, a proposito del Signor Carlyle succede questa complicazione d'incidenti: sono incaricato da qualcuno di scrivere un articolo sulla sua *Storia della Rivoluzione Francese*; accetto; e siccome, secondo me, vi sono opinioni radicalmente false, siccome il libro manca di scopo, ed è per me uno de' più gravi difetti, scrivo l'articolo biasimandolo assai, assai più che non può piacergli. Intanto, oggi appunto capita un tale il quale m'invita a pranzo, in un modo da non potersi rifiutare per da qui a otto giorni; quando ho accettato mi dice che avrà a pranzo,

que Mazzini lui a prêté « some wonderful books translated from the French, of one Mickiewicz, a decidedly remarkable man », et il ajoute: « he is to come and dine here on Saturday » — inaugurant ainsi un rite hebdomadaire qui se poursuivra pendant des années et fera pénétrer Mazzini au coeur du cénacle de Chelsea¹⁴.

Par ailleurs, l'action révolutionnaire et sociale de Mazzini commence à attirer l'attention sur lui. Le 30 avril 1840, il publie une « circolare per la ricostituzione della Giovine Italia », où, malgré les réserves émises par certains patriotes italiens, il imprime une orientation nouvelle au mouvement en lui donnant une vocation internationale, et par conséquent une plus large audience auprès des non Italiens¹⁵. Et dès septembre

tra gli altri, il Signor Carlyle e sua moglie. Sicché, primo imbroglio: il pranzo, il riveder Carlyle, non solo e incerto del suo contegno: secondo imbroglio, pranzare e parlare assieme, forse riannodare tra noi e dieci o quindici giorni dopo stampare un articolo sfavorevole all'opera sua. Vedremo, e in fine *fais ce que dois, advienne que pourra* » (XVIII, 252).

14. ALEXANDER CARLYLE, *New Letters of Thomas Carlyle*, London, John Lane, 1904, vol. I, pp. 184-185. Une dizaine d'années plus tard, Carlyle écrit à Emerson: « Mazzini, as you perhaps know, is with us this summer; comes across once in the week or so, and tells me, or at least my wife, all his news ». *The Correspondence of Thomas Carlyle and Ralph Waldo Emerson*, Boston and New York, Houghton, Mifflin and Co., 1899, vol. II, p. 232. En 1954, l'Institut culturel italien de Londres organisa une exposition sur les relations anglo-italiennes de 1815 à 1848 et publia à cette occasion le texte de conférences prononcées en particulier par Iris Origo sur 'Mazzini and the Carlyles' (pp. 59-77), et par Emilia Morelli sur 'Mazzini in Inghilterra' (pp. 46-58).

15. Certes, la fondation de la « Giovine Italia » en tant que mouvement révolutionnaire date de mars 1831 et les débuts de la publication du journal *La Giovine Italia*, de mars 1832. Mais dans l'intervalle, l'un et l'autre avaient périéclité en raison des tribulations subies par leur fondateur et nombre de leurs membres et collaborateurs.

16. Cf. lettre de Mazzini à sa mère, datée du 12 novembre 1842 (XXIII, 324). Gabriele Rossetti (1783-1854), poète et patriote émigré en 1821, établi en Angleterre depuis 1824, était professeur au King's College de Londres et avait composé de nombreux ouvrages littéraires. Ce fut l'une des rares occasions où le professeur Rossetti s'associa à une initiative de Mazzini, ainsi qu'en témoigne son fils William Michael: « That great man, Mazzini, was naturally well-known to my father and highly esteemed by him — a feeling that Mazzini reciprocated. They dissented, however, to some extent,

1841, Mazzini lance une souscription destinée à financer une école gratuite pour de jeunes Italiens émigrés à Londres. « È cosa che ecciterà fra gl'inglesi simpatia molta », assure-t-il à sa mère le 16 septembre (XX,315), et de fait, le succès de cette entreprise humanitaire met en lumière la sympathie dont il commence à jouir dans les milieux littéraires. A l'occasion du premier anniversaire de l'école, le 10 novembre 1842, Lady Byron, empêchée par la maladie d'assister à la cérémonie, fait parvenir une donation; et Gabriele Rossetti — le père de Dante Gabriele, Christina et William Michael — prend la parole pour rendre hommage au fondateur et à son entreprise¹⁶. Enfin, la commémoration du cinquième anniversaire de l'école de Greville Street sera illustrée par la présence de Margaret Fuller, à qui Mazzini avait précisé dans un billet: « Our ceremony of the tenth will begin at 8 o'clock in the evening: the supper taking place at ten ». L'impression reçue par Miss Fuller fut si « forcible » quel dans une lettre adressée au *Tribune* d'Horace Greeley, elle dit avoir assisté au cours de cette soirée à « a planting of the kingdom of Heaven »¹⁷.

On voit que Mazzini possède désormais une assez grande maîtrise de la langue anglaise, qu'il jouit d'une audience toujours plus vaste grâce à ses publications dans les colonnes des périodiques et qu'il s'attire une estime grandissante par ses entreprises patriotiques et sociales. Mais c'est en 1844 que se produit la circonstance décisive pour son accession à la célébrité dans le monde littéraire anglo-américain. Il s'agit

as to what should be regarded as practical aims to work for, and practical means of working. Mazzini was, of course, for a republic and for any number of revolutionary attempts, even though manifestly destined to present failure; whereas Rossetti was fundamentally for a unified constitutional monarchy, and for a plan of action which would preserve rather than sacrifice valuable lives ». (W. M. ROSSETTI, *Dante Gabriel Rossetti, His Family Letters, with a memoir by W. M. Rossetti*, London, Ellis & Elvey, 1895, vol. I, p. 530).

17. ARTHUR B. FULLER, *At Home and Abroad or Things and Thoughts in America and Europe by Margaret Fuller Ossoli*, Boston, Crosby, Nichols & Co., 1856, p. 183. Cette lettre fut écrite à Paris en décembre 1846, mais elle relate des événements londoniens antérieurs de quelques semaines.

de la célèbre affaire de la violation de sa correspondance personnelle par le gouvernement britannique. L'atteinte portée à un principe moral et les conséquences tragiques qui semblent en découler directement¹⁸, soulèvent une indignation que traduit un éditorial du *Times* du lundi 17 juin 1844: « The national prestige has gone ». Mais l'auteur de l'article, se refusant prudemment à donner par ce biais un semblant de caution politique à Mazzini, ajoute: « We know nothing and care nothing about him. He may be the most worthless... ». Indigné, Carlyle envoie au *Times* une réponse que sa femme Jane qualifie de « glorious letter »¹⁹ et que Mazzini traduit à sa mère le 21 juin 1844, en ajoutant: « Carlyle è qui una specie di potenza per onestà e ingegno, e questa lettera è quindi importante »²⁰. Le retentissement de cette lettre et de l'ensemble du « letter-opening case » fut, en effet, considérable et ses conséquences fort diverses. D'une part, le jeune *Punch* — il vient de naître trois ans auparavant, en juillet 1841 —

18. Rappelons ici pour mémoire le résumé des événements fait par Monckton Milnes à son père, dans une lettre du 1er juillet 1844: « A tremendous hubbub was raised against Sir James Graham for having issued a warrant to open the letters of Mazzini, an Italian refugee, who has been organizing a 'Young Italian' descent on Italy from Malta. You will see the papers are full of nothing else — the *Times* particularly... (T. WEMYSS REID, *The Life, Letters and Friendships of Richard Monckton Milnes, First Lord Houghton*, London, Cassell & Co., Ltd., 1890, vol. I, p. 330). Les frères Bandiera et quelques autres participants au soulèvement insurrectionnel ayant été exécutés à Cosenza le 25 juillet 1844, il semblait que l'interception des lettres eût été la cause directe de leur mort. Selon Jessie White (*op. cit.*, p. 68), les lettres n'apportèrent qu'une confirmation aux certitudes déjà établies du gouvernement autrichien.

19. En voici les passages les plus significatifs: « Mr. Mazzini is not unknown to various competent persons in this country, and... he is very far from being contemptible. I have had the honour to know Mr. Mazzini for a series of years; and whatever I may think of his practical insight and skill in worldly affairs, I can with great freedom testify to all men that he, if I have ever seen one such, is a man of genius and virtue, a man of sterling veracity, humanity, and nobleness of mind; one of those rare men, numberable, unfortunately, but as units in this world, who are worthy to be called martyr souls; who, in silence, piously in their daily life, understand and practice what is meant by that ».

20. Lettre à Madame Mazzini, du 21 juin 1844 (XXVI, 213).

vilipende durant plusieurs semaines Sir James Graham, le ministre de l'Intérieur, prend fait et cause pour les Italiens et cite nommément Mazzini. D'autre part, nombre de marques de sympathie et d'offres de publications d'articles affluent; parmi celles-là, une lettre de Lady Byron, que Mazzini n'avait jamais rencontrée auparavant, lui disant « ch'era per un giorno in città e che si terrebbe onorata d'una (sua) visita »²¹. L'effet le plus inattendu est qu'en cette affaire Dickens, désireux de manifester sa solidarité envers Mazzini, se fait escroquer £ 2 par un individu qui se présente chez lui muni du « pamphlet which Mazzini had dedicated to Graham, and exhibited a letter purporting to be written by Mazzini, which stated 'that having spent my all for the liberation of my country... I am compelled to live by my pen from hand to mouth, and shall be thankful for whatever you like to pay for the pamphlet'. The letter was signed 'Unhappy Exile' »²². Victime tout aussi compatissante et crédule, mais sans doute moins argentée, Richard Cobden n'y perdra qu'une livre.

Nouvelle étape de son cheminement vers la célébrité parmi les intellectuels, en 1847 Mazzini devient par élection l'un des vingt-deux vice-présidents du Whittington Club and Metropolitan Athenaeum, fondé par Douglas Jerrold et comptant à l'époque parmi ses adhérents Dickens, Monckton Milnes, William and Mary Howitt, etc... De tendance libérale et parfois même extrêmement radicale, les écrivains qui y viennent lire, assister à des conférences ou converser entre eux, apprécient — aux dires de Jessie White — les dons de persuasion que Mazzini y déploie²³. Toujours selon Jessie, vers la même époque, il fréquente les célèbres déjeuners de l'un des mécènes et potentats des lettres anglaises, le poète octogénaire Samuel

21. Lettre à Madame Mazzini, du 11 avril 1845 (XXVII, 247).

22. JESSIE WHITE MARIO, *op. cit.*, p. 91. Plus tard, rendu méfiant sans doute par cette mésaventure, Dickens flairera l'imposture dans des lettres émanant de soi-disant « Exiles in London » et signées « Gratitudine Italiana », dont il signale l'existence à Antonio Panizzi, dans une lettre du 7 avril 1859.

23. *Ibid.*, pp. 129-131.

Rogers, dont Mazzini rappelait avec émotion qu'il était le premier Anglais à avoir prédit la naissance d'une troisième Italie²⁴.

Avant 1849, les publications de Mazzini en langue anglaise et ses rencontres personnelles avec les écrivains britanniques ont plus directement contribué à le rapprocher des milieux littéraires anglais que ses multiples activités comme publiciste en langue italienne, fondateur de mouvements et associations destinées en priorité à ses compatriotes, ou fomentateur d'insurrections dans les diverses principautés d'Italie. En revanche, son élection au triumvirat de l'éphémère République romaine, le 29 mars 1849, eut un retentissement immédiat dans le monde littéraire. Le tragique écrasement de ce jeune état démocratique après quatre mois d'existence par l'intervention militaire française, fait brusquement du Chef le plus illustre, le Martyre le plus glorieux. Désormais, en Grande-Bretagne, Mazzini est présent dans la correspondance, les écrits autobiographiques ou polémiques, les oeuvres romanesques et poétiques de nombreux écrivains.

Qu'en est-il aux États-Unis?

L'examen des oeuvres littéraires atteste que Mazzini était déjà source d'inspiration pour les écrivains américains vers 1850; il nous faut donc nous interroger sur le processus de propagation de sa renommée aux États-Unis avant cette époque, et tout d'abord tenter de déterminer dans quelle mesure elle est fonction de l'exil londonien.

Une première constatation s'impose: Mazzini n'étant jamais allé aux États-Unis²⁵, les seuls contacts personnels qu'il ait pu nouer avec des écrivains américains l'ont été en Europe. Mais sur le Continent entre 1827 et 1837, sa vie de conspirateur le contraint à se déplacer continuellement et à se

24. Le 7 juin 1845, Mazzini écrit à sa mère qu'il a reçu en hommage trois livres, dont l'un est certainement la republication d'*Italy* de Rogers, « cattolico, ma che simpatizza colle mie idee politiche » (XXVIII, 25).

25. En 1849, après la chute de la République romaine, le gouvernement américain lui offrit l'asile politique et mit un navire à sa disposition à Civitavecchia, mais il refusa de se réfugier si loin de l'Italie.

cache en Suisse, en France et en Italie, lui ôtant ainsi toute occasion matérielle de rencontrer, par exemple, Longfellow en 1827-28, N. Parker Willis en 1832-34, Emerson en 1833, Henry Theodore Tuckerman ou Th. S. Fay en 1833-34, William Cullen Bryant en 1834-35, Oliver Wendell Holmes en 1835, Thomas William Parsons en 1836 ou George Ticknor entre 1835 et 1838²⁶. De plus, il paraît inconcevable que ceux-ci aient souhaité rencontrer un homme, dont tout semble indiquer qu'ils ignorent encore jusqu'à l'existence. Enfin, Mazzini lui-même n'aurait certainement pas, à l'époque, pris l'initiative de rechercher un contact avec des citoyens d'un pays pour lequel il disait en 1838 éprouver une cordiale antipathie²⁷.

C'est donc l'une des conséquences directes de l'exil anglais d'avoir, avant 1849, ménagé à Mazzini deux rencontres à Londres avec des écrivains américains; la première avec Bronson Alcott fut stérile, la seconde avec Margaret Fuller se révéla des plus fécondes.

La rencontre avec Alcott a lieu chez Carlyle, en juillet 1842, et nous possédons deux versions de l'événement: celle où Carlyle, dans une lettre du 19 juillet, parle avec bonhomie à Emerson qui lui a recommandé Alcott, des vues utopiques de ce 'Don Quichotte vénérable'; et celle où Mazzini relate ainsi la scène à sa mère:

26. Les écrits autobiographiques de George Ticknor témoignent cependant l'intérêt qu'il manifestait déjà pour le Risorgimento et relatent ses rencontres avec le Comte Confalonieri et Cesare Balbo dès son premier voyage en Europe en 1815-18, et ses entrevues avec Silvio Pellico, Manzoni, Niccolini, Gino Capponi, etc., lors de ce deuxième séjour européen de 1835-38 (cf. GEORGE TICKNOR, *Life, Letters and Journals*, Houghton Mifflin Co., 1909).

En ce qui concerne Tuckerman, nous pouvons voir une marque de son intérêt pour le Risorgimento dans le fait qu'Isabelle, l'héroïne du roman homonyme qu'il écrit au retour de son deuxième voyage en Italie et publie en 1839, épouse un patriote sicilien élevé en exil à Londres.

27. Lettre du 2 juillet à Melegari: « Fa il piacere di non parlare d'America; ho un antipatia cordiale al solo nome del paese » (XV; 53). Ce sentiment, d'ailleurs transitoire, tenant surtout au fait que le gouvernement américain faisait le jeu de la répression autrichienne, en acceptant à cette époque comme déportés politiques les condamnés à mort, que l'Autriche préférait éloigner en commuant leur peine capitale, plutôt que de les auréoler du martyre en appliquant la sentence de mort.

V'è qui uno Scrittore Americano venuto a Londra per convincere Carlyle e me che il vero modo di rigenerare il genere umano è quello di prescrivere la carne e non mangiare che vegetabili e beber acqua. E' un originale che non paga le tasse imposte dal suo governo, perché non riconosce governo alcuno, ma va invece a lavorare egli stesso per un certo tempo alle strade. Gli ho domandato che cosa fa nel suo sistema dei buoi, delle vacche e in generale degli animali i quali, a forza di moltiplicare finirebbero col mangiare noi: disse che tornerebbero alle loro natie foreste. Cose insomma dell'altro mondo, e ve ne scrivo per farvi vedere quante opinioni girano in questo momento (XXIII, pp. 220-221).

S'agit-il d'une schématisation caricaturale destinée à divertir Madame Mazzini, ou Alcott — parleur impénitent — a-t-il véritablement enfourché ce cheval de bataille à l'exclusion de tout autre? ²⁸ Le journal qu'il tenait à l'époque a été perdu, mais il le recopiait partiellement dans sa correspondance avec sa femme: conscient peut-être d'avoir été un objet de dérision, Alcott n'a en tout cas pas jugé nécessaire de faire mention de Mazzini à sa femme dans la lettre du 16 juillet où il exprime la déception que lui a causée sa visite à Carlyle. Il est de toute manière décevant que Mazzini et Alcott n'aient apparemment pas abordé le sujet qui était une de leurs préoccupations communes, celui de l'éducation. Qu'il s'agisse peut-être plus pour l'un de soustraire l'humanité à sa servitude politique et pour l'autre de libérer l'individu des entraves à l'épanouissement de sa personnalité, tous deux considèrent

28. La pratique végétarienne a fort bien pu constituer l'un des motifs dominants de ses propos. De mai à octobre 1842, Amos Bronson Alcott séjourne à Londres, pour y rencontrer les « English Reformers ». Un article d'octobre 1842 du *Dial* signale que l'âme du mouvement, James P. Greaves, disciple de Pestalozzi, vivait « abstemiously, almost on biscuits and water »; Charles Lane, autre membre du mouvement et végétarien va accompagner Alcott en Amérique et l'aider à fonder la communauté de Fruitlands en 1843. Cette entreprise doit en effet tenir à coeur à Alcott, car avant le retour des deux hommes, Mrs. Alcott, sur les injonctions de son mari, se met en quête, dès le mois de septembre d'une ferme pour y installer la future communauté coopérative. Et aux Etats-Unis, son ami Horace Greeley est également végétarien.

l'éducation comme le plus puissant moyen d'émanciper l'homme pour le rapprocher de Dieu, dont il est l'émanation. Tous deux avaient fondé des établissements scolaires. En 1842, l'un des soucis immédiats de Mazzini est précisément la prochaine ouverture de l'école italienne du 10, Duane Street à New York, qui aura lieu le 10 octobre; l'école de Boston existe depuis le mois de mars; et le 10 novembre de la même année, dans le discours qu'il prononce pour le premier anniversaire de l'école de Londres, Mazzini se dit heureux de lire sur le visage des élèves « una espressione di umana dignità ridestata, una luce di nuova vita intellettuale e morale »²⁹. Et cependant rien ne transparait de cette communauté de préoccupations entre les deux hommes.

En revanche, la rencontre avec Margaret Fuller va se révéler déterminante pour la propagation de la renommée de Mazzini en Amérique. Plusieurs contretemps, dus surtout aux aléas inhérents à la vie de conspirateur, diffèrent cette entrevue jusqu'à la fin du séjour londonien de Miss Fuller. En décembre 1846, de Paris, celle-ci envoie une lettre au *Tribune* de Greeley, où elle fait le panégyrique du « legislator for a Christian Commonwealth ». Et cette lettre est la première d'une longue série, où pendant trois ans elle va familiariser ses lecteurs avec la personne, l'action et la doctrine de Mazzini. C'est à une revue britannique, *The People's Journal*, qu'elle réfère son public, en lui suggérant de se former une opinion sur Mazzini par la lecture des articles qu'il y a publiés sur les 'Martyrs italiens'. Mais elle ajoute: « The name of Mazzini is well-known to those among us who take an interest in the cause of human freedom... »³⁰.

29. *Anniversario della scuola gratuita* (XXV, 147-169). De son côté, Alcott est l'auteur d'une brochure intitulée « Observations on the Principles and Methods of Infant Instruction » publiée en 1830 dans l'*Examiner*, et le fondateur de plusieurs écoles, dont la célèbre « Temple School » ouverte en 1834. A Londres, il séjourne dans un établissement baptisé « Alcott House » en son honneur et où sont mis en application ses préceptes de respect de l'intelligence et de la personnalité, émanations de l'Esprit divin.

30. ARTHUR B. FULLER, *op. cit.*, p. 181 et suivantes.

Il est bien évident qu'en 1846, les seules publications britanniques et les rarissimes contacts directs de Mazzini à Londres avec quelques Américains non-identifiés, n'auraient pas suffi à diffuser si largement sa renommée, même auprès d'écrivains radicaux et sympathisants. Quelques rares ouvrages américains avaient pu répercuter l'écho des événements londoniens de 1844, telle la relation de voyage publiée par W.M. Gillespie en 1845, *Rome: as seen by a New Yorker in 1843-4*. Au chapitre XV, « The Modern Romans », l'Angleterre est stigmatisée pour avoir ouvert les lettres « of those Italian political exiles, who, like Mazzini, have fled to her as a land of comparative freedom », et les républicains d'Italie sont glorifiés pour leur inlassable zèle en faveur de la liberté³¹. Mais beaucoup plus sûrement, c'est l'action des émigrés italiens de New York et de Boston, en liaison avec la reconstitution de la 'Giovine Italia', qui va rendre le nom de Mazzini immédiatement célèbre.

Une circonstance précise permet d'affirmer d'une part que Mazzini est encore inconnu en 1839, même des écrivains 'qui s'intéressent à la cause de la liberté humaine'; mais que d'autre part la situation change dès 1841. Séjournant à Londres du printemps à l'automne de 1839 et très bien introduite auprès des écrivains anglais, Catherine Maria Sedgwick rencontre Carlyle, Rogers, Macaulay, Lockhart, Miss Mitford, etc..., mais pas Mazzini, qui est toujours obscur à Londres et qui parle d'elle en octobre 1841 comme d'« una Miss Sedgwick », jusque là inconnue de lui. Or, Miss Sedgwick, est très liée avec les émigrés politiques italiens aux États-Unis, et c'est avec Gallenga³², ancien compagnon de Mazzini qu'elle s'embarque pour l'Europe le 1^{er} mai 1839. De toute

31. W. M. GILLEPSIE, *Rome: as seen by a New Yorker in 1843-4*, New York and London, Wiley & Putnam, 1845, p. 193.

32. Miss Sedgwick (1789-1867) connut entre autres Federico Confalonieri qui songea un moment à l'épouser et retourna en Italie en août 1837 après quelques mois de séjour; et Felice Foresti, libéré à quarante-sept ans de la prison autrichienne du Spielberg en 1836, après quinze ans d'incarcération, puis déporté aux États-Unis.

évidence, celui-ci pas plus que ses compatriotes exilés, n'avait alors milité en faveur des thèses révolutionnaires mazziniennes. Rescapés du Spielberg pour la plupart, ces réfugiés ou déportés sont trop découragés et isolés pour s'adonner d'eux-mêmes à une propagande politique. Mais dès mars 1841, la réorganisation de la « Giovine Italia », entamée depuis plus d'un an par Mazzini à Londres, se poursuit par la mise sur pied à New York d'une « congrega » sous la direction de Foresti; et en novembre 1841, Mazzini fait paraître le premier numéro de l'*Apostolato Popolare*: immédiatement, Catherine Sedgwick en fait mention dans *Letters from Abroad to Kindred at Home* publié en 1841³³. Pour

Gallenga, exilé en 1831 de Parme, ancien membre de la « Giovine Italia » et compagnon de Mazzini en Suisse, avait enseigné à Harvard sous le nom de Luigi Mariotti — nom d'emprunt qui figurait sur le passeport que Mazzini lui avait procuré pour s'exiler. Il avait publié plusieurs articles sur la *North American Review* et fait paraître quelques poèmes grâce à la protection de Longfellow. Dans *Episodes* (p. 110), il raconte qu'un étranger était « the lion of a season in America..(and) foremost among all aliens were Italians ». Catherine Sedgwick le munit de recommandations qui lui assurent un accès auprès des écrivains anglais. Ses retrouvailles inopinées avec Mazzini à Londres (voir H. NELSON GAY, « Mazzini e Antonio Gallenga, apostoli dell'indipendenza italiana in Inghilterra », *Nuova Antologia*, 16 luglio 1928, Roma, pp. 6-7) doivent être de très peu postérieures au départ d'Angleterre de Catherine Sedgwick. Gallenga s'était séparé de la doctrine mazzinienne au point que les deux hommes ne purent à Londres que constater l'impossibilité d'une collaboration ultérieure. Pendant un certain temps ils n'en demeurèrent pas moins amis et Margaret Fuller signale la présence de Gallenga-Mariotti à la célébration du cinquième anniversaire de l'école de Greville Street en novembre 1846.

33. Mazzini signale ce fait à sa mère le 22 octobre 1841 (XX, 344-349). Même s'il destine l'*Apostolato Popolare* en priorité à ses compatriotes émigrés, il considère le succès du journal comme un indice de la sympathie grandissante du public éclairé d'Amérique pour la cause républicaine unitaire. Il note soigneusement la progression des ventes du journal: 100 exemplaires le 8 mars 1841, 200 dès le second numéro, 500 au 28 mars 1842, etc. (la publication cessera avec le douzième numéro, en septembre 1843). Dans la lettre mentionnée ci-dessus, il fait également référence à l'article laudateur consacré par *The United States Magazine and Democratic Review* à la « Giovine Italia » et à l'*Apostolato Popolare* en septembre 1841; et en mai 1842, il enregistre la sympathie exprimée par la presse américaine et en particulier par l'*Evening Post*.

sa part, Foresti s'adonne à un prosélytisme intense et organise un meeting en faveur de l'école gratuite de New York en mai 1842. En outre, le 12 décembre 1842 est fondée à New York la « Philo-Italian Society », dont Samuel F. B. Morse est membre et le Révérend Lyman Beecher le président, et dont les statuts sont publiés par le *New York Observer* du 21 janvier 1843³⁴. Margaret Fuller a participé à New York à l'une des réunions où avait pris la parole l'un de ces « generous refugees » — « one whose heart long oppression could not paralyze » — et quelques années plus tard résonne encore à son oreille le mot « Correggio » (sic) dont il exhortait ses camarades³⁵.

Dans ce climat favorable, les *Ricordi dei Fratelli Bandiera*, que Mazzini écrit en octobre 1844 à Londres et fait publier en italien par Wiart à Paris en 1845, atteignent les Etats Unis et sont longuement cités par Tuckerman dans le chapitre sur « Modern Italy » de l'édition de 1848 de son *Italian Sketch Book*. Les espoirs fondés par Mazzini sur les Etats-Unis paraissent pleinement justifiés, et il semble bien que la sympathie des Américains doive, comme il le prévoyait en 1841 (lettre à G. Lamberti, XX, 350), se transmettre dans l'avenir au Vieux Continent. Et cependant, il n'en sera rien. Après la vague de solidarité enthousiaste suscitée chez les écrivains américains en 1849, la popularité mazzinienne aux Etats-Unis décroît très rapidement. Les phénomènes de réticence, puis d'indifférence y sont plus accusés qu'ils ne le seront en Grande-Bretagne, parce que l'éloignement contraint Mazzini à une action par procuration et que dès la fin de 1843 des malentendus, puis des dissensions ouvertes, se sont déjà déclarés avec les membres de la « Giovine Italia » militant en Amérique³⁶. Il est significatif que Tuckerman,

34. Mazzini prend vite conscience que cette société, devenue la « Christian Alliance » le 12 mai 1843, regroupe en fait beaucoup de protestants plus hostiles à la Papauté que favorables à une révolution.

35. ARTHUR B. FULLER, *op. cit.*, p. 181.

36. Après avoir rencontré Foresti pour la première fois à Londres en 1843, Mazzini exprime sa déception d'avoir trouvé un vieil homme surtout

pénétré des vues mazziniennes, mais aussi ami de Foresti, se refuse déjà dans *The Italian Sketch Book* à prendre parti entre les diverses tendances politiques italiennes — tout au plus il constate que la cause pour laquelle sont morts les frères Bandiera est celle qui semble avoir le plus de chance de réussir :

There seem to prevail two opinions among the Italian Liberals as to the manner of realizing their hopes... Without discussing the comparative merits of these theories, we will only add that the advocates of the latter have from time to time found reasons to confirm their hopes, in the state of local feeling and the spirit of the age abroad.

Dès 1841, l'un des objectifs de Mazzini était de convaincre les écrivains américains que les conditions spécifiques et le passé de l'Italie imposaient une solution unitaire et républicaine; mais son éloignement et la défection de ses adeptes exilés privent ses théories de leur impact sur les esprits américains. Les Britanniques lui prêtent main forte, en venant faire des tournées de conférences aux Etats-Unis. Mais le dévouement et le zèle propagandiste d'un colonel Forbes ou d'une Jessie White ne changent rien au fait qu'après 1850 les écrivains américains n'accorderont plus à Mazzini l'audience réservée à un chef politique incontesté et qu'ils se borneront à lui rendre l'hommage rétrospectif dû à un précurseur. Ils conserveront quelques rares contacts indirects avec lui par l'entremise des écrivains anglais: c'est ainsi que Robert Browning prête à Charles Eliot Norton des oeuvres de Mazzini et que par deux fois, en novembre 1850 et en novembre 1851, à l'occasion de la publication du « Memoir of Margaret Fuller », Emerson prie Carlyle de transmettre de sa part deux missives à Mazzini. Mais, de nouveau, comme l'écrit

désireux de recevoir des louanges. Les dissensions doctrinales et tactiques amèneront une rupture et un ralliement de Foresti à la monarchie piémontaise en 1856. Et c'est comme représentant diplomatique des Etats-Unis que Foresti meurt à Gênes en 1858.

Carlyle, l'exilé « is wandering in foreign parts, on paths unknown... », et désormais l'Amérique ne recevra plus de lui qu'un écho assourdi.

MAZZINI D'APRÈS LES TÉMOIGNAGES DES ÉCRIVAINS ANGLAIS ET AMÉRICAINS

Des nombreux témoignages que nous ont laissés les écrivains anglais et américains, il est possible de reconstituer un portrait composite de Mazzini en tant qu'homme, révolutionnaire et philosophe. Si parfois les images se superposent parfaitement et restituent un tracé aux lignes nettes et immuables, beaucoup plus souvent les contours sont fluctuants, mais jamais indécis: les prises de position ont été parfois divergentes chez un même individu, mais de toute manière, les hostilités ou les dévouements que le personnage a suscités ont été tout aussi passionnés.

La beauté physique de Mazzini est unanimement attestée par ceux et celles qui l'ont rencontré. Tous sont immédiatement frappés par

the marvellous face of pale olive, in shape a long oval, the features fine and bold rather than massive, the forehead full and high under thin dark hair, the whole expression impassioned and sad, and the eyes large, black, and preternaturally burning³⁷.

L'harmonie esthétique des traits émeut d'autant plus profondément que le regard et l'expression laissent transparaître la force morale et l'élévation spirituelle, et l'écrivain se sent parfois investi de la mission sacrée de transmettre à la postérité la vénération que ce visage lui inspire:

39. Le professeur DAVID MASSON décrit ici l'homme de trente-huit ans qu'il rencontre pour la première fois. (*Memories of London in the 'forties*, Edinburgh and London, 1908, cité par STRINGFELLOW BARR dans *Mazzini, Portrait of an Exile*, op. cit., pp. 157-159.

His soft, radiant look makes melancholy music in my soul; it consecrates my present life, that, like the Magdalen, I may, at the important hour, shed all the consecrated ointment on his head. There is one, Mazzini, who understands thee well, ... and who, if the pen be not held too feebly, will help posterity to know thee too!

Seule la mort empêchera Margaret Fuller de tenir le solennel engagement qu'elle prend ainsi le 10 juin 1849, en écrivant à Emerson, peu avant la chute de la république romaine.

Tout à l'exaltation de ses premières rencontres avec le héros qu'il admire de loin depuis dix ans, Swinburne sent émaner de cet homme alors âgé de soixante-deux ans, « an immense magnetic power which he feels operating upon him..., apart from the enthusiasm which he entertains for his (Mazzini's) character »³⁸. L'idéalisme que reflète son visage peut aussi évoquer douloureusement sa vulnérabilité devant les embûches mises en travers de son chemin. C'est ici Elizabeth Barrett Browning qui écrit à Miss Mitford, le 31 juillet 1852, peu de temps après avoir fait la rencontre de Mazzini:

Mazzini came to see us the other day, with that pale, spiritual face of his, and those intense eyes full of melancholy illusions. I was thinking, while he sat there, on what Italian turf he would lie at last with a bullet in his heart, or perhaps with a knife in his back, for to one of these ends it will surely come³⁹.

La flamme oratoire de Mazzini a si fortement impressionné William Michael Rossetti que celui-ci évoque en ces termes le souvenir qu'il a conservé d'une lointaine occasion où, en 1842, Mazzini avait pris la parole après son père: « ...the noble, simple utterance of the word with which he

38. WILLIAM MICHAEL ROSSETTI, *Rossetti's Papers, a Compilation 1862-70*, London, Sandos & Co., 1903, p. 231.

39. ELIZABETH BARRETT BROWNING, *Letters*, Frederic G. Kenyon, London, 1897, vol. II, p. 78.

began his address — Fratelli — still sounds upon my ear »⁴⁰. Cependant George Eliot émet un avis fort divergent, quand elle assiste en mars 1852 à une « conversazione » et regrette que les discours de Mazzini soient « better read than heard »⁴¹. Sans doute l'un a-t-il jugé de ses dons d'orateur en langue italienne et l'autre en langue anglaise mais de toute manière Mazzini lui-même avoue, précisément le 30 mars 1852, qu'il formule mieux sa pensée politique par écrit que verbalement dans une réunion publique⁴². Et Margaret Fuller, qui l'a entendu plusieurs fois à Rome s'adresser à l'Assemblée constitutionnelle où il siège comme député en 1849, confirme dans sa lettre du 20 mars au *Tribune*:

He is not an orator, but the simple conversational tone of his address is in refreshing contrast with the boyish rhetoric and academic swell common to Italian speakers in the present unfledged state... The speech of Mazzini is laden with thought, — it goes straight to the mark by the shortest path, and moves without effort from the irresistible impression of deep conviction and fidelity in the speaker.

L'action politique et les qualités d'homme d'état de Mazzini ont bien évidemment été jugées de façons fort diverses en fonction de l'époque, du tempérament individuel et des idéologies personnelles. Un cas exceptionnel d'adhésion totale mais nécessairement limité dans le temps est celui de Margaret Fuller, morte en 1850. Dans une lettre adressée le 10 juin 1849 à Emerson de Rome où elle est installée, elle

40. WILLIAM MICHAEL ROSSETTI, *Dante Gabriel Rossetti, cit.*, vol. I, p. 53.

41. Cf. HARRY W. RUDMAN, *Italian Nationalism and English Letters*, London, 1940, p. 102.

42. « Il *Meeting* ebbe luogo: io era nervoso all'ultimo segno; quelle cose mi sono antipatiche, e inoltre, per quanto io conosca abbastanza bene la lingua inglese, il voler costringere un uomo a parlare in pubblico una lingua che non è la sua, è una curiosa pretesa. Notate che m'è impossibile prepararmi. Non posso pensare che con la penna in mano... Siedo, prendo la penna, l'irringo nell'inchiostro, buone o cattive, le idee scendono dal cancellò della penna » (XLVII, 222. Lettre à Madame Mazzini).

définit Mazzini de la sorte: « In mind, a great, poetic statesman; in heart, a lover; in action, decisive and full of resource as Caesar »⁴³.

Consciente de la valeur exemplaire du Chef et de l'universalité de la cause, elle adresse à ses lecteurs américains maintes exhortations à manifester leur solidarité envers l'homme et son combat. En juin 1849, elle se déclare personnellement prête à un dévouement total et souhaite que le sacrifice de sa vie soit possible et utile: « if only I could help him - I would give my life to help », mais le 21 juin, l'issue fatale est inéluctable et, rendant un suprême hommage à « the man and his acts, great, pure and constant », elle doit reconnaître qu'à cet homme, « only the next age can do justice, as it reaps the harvest of the seed he has sown in this »⁴⁴.

A la même époque, un jugement beaucoup plus nuancé est porté par William Wetmore Story. Après avoir rendu visite au Triumvir, le 5 mai 1849, et s'être entretenu avec lui en anglais, il note:

His practicality, I cannot but think, has been venerated over his mind by his English life. Essentially like almost all Italians, he is visionary. But he sees and understands the virtue of simple, direct action⁴⁵.

Nous évoquons le témoignage de ce sculpteur et écrivain américain, parce que s'étant établi à Rome, il y sera l'âme de la colonie littéraire et artistique anglo-américaine et que, pendant plus de quarante ans, il restera l'un des rares témoins oculaires susceptibles d'évoquer ses souvenirs mazziniens de 1849 devant tous les écrivains d'Angleterre et d'Amérique qu'il accueille chez lui lors de leurs séjours romains.

C'est à un troisième témoin direct, Arthur Hugh Clough,

43. *Op. cit.*, p. 436.

44. *Ibid.*, lettre XXXIII, du 6 juillet 1849.

45. Cité par HOWARD R. MARRARO, *American Opinion on the Unification of Italy, 1848-1850*, New York, Columbia University Press, 1932, pp. 75-76.

que nous devons le portrait le plus complet et sans doute le plus pénétrant de Mazzini en tant qu'homme d'état. Au fil de la correspondance échangée par Clough avec sa famille ou ses amis d'Angleterre pendant les quelques mois d'existence de la république, se dessinent peu à peu les facultés de jugement, de conception et d'action de Mazzini. S'imaginant le Triumvir comme un théoricien fanatique et sectaire, A.H. Clough est surpris, lors de leur première entrevue en avril 1849, de lui découvrir un sens aigu des réalités, de l'entendre envisager avec un calme et lucide courage l'éventualité d'un écrasement par la force, et de le trouver capable de dissocier l'échec immédiat réservé à un ordre public établi, du triomphe ultérieur de l'idéologie qui a présidé à son établissement:

... he expects foreign intervention in the end, and of course thinks it likely enough that the Romana Republica (sic) will fall. Still he is convinced that the separation of the temporal and spiritual power is a thing to be, and that to restore the Pope as before will merely bring perpetual disquiet, conspiracies, assassinations, etc...⁴⁶.

Ses prises de conscience réalistes ne l'empêchent pas de mettre sur pied une réforme agraire et de veiller personnellement au respect de la liberté de chacun en réprimant toute tentative d'intimidation et toute velléité d'instaurer le règne de la Terreur (p. 152). Enfin, après avoir su insuffler au régime républicain « a wonderful courage and a glorious generosity » (p. 147), Mazzini, se montrant soucieux d'épargner d'inutiles souffrances à la population, propose à l'Assemblée et à l'Armée d'évacuer Rome « and occupy some stronghold... to hold out somewhere and somehow to the last » (p. 161). Quand l'Assemblée s'y résout, c'est devenu impraticable.

Le sort pathétique de l'homme d'état admirable terrassé

46. ARTHUR HUGH CLOUGH, *The Poems and Prose Remains of A. H. Clough, with a selection from his letters and a memoir edited by his wife*, London, Macmillan and Co., 1869, vol. II, p. 143.

par la force brutale des armes étrangères suscite en Angleterre et aux Etats-Unis une profonde émotion, qui va s'exprimer non seulement dans des oeuvres romanesques et poétiques, comme nous le verrons, mais aussi dans une floraison de témoignages épistolaires et une abondante prose de combat. C'est en ces termes que Bulwer Lytton écrit en mai 1849 à Lord Walpole qui se trouve à Rome, dans le « *fumum strepitumque Romae* » :

I am at present quite an enthusiast for them (Garibaldi and Mazzini)... in all Europe I have seen nothing so heroic and with so good a cause; but, alas! so hopeless.

« The brief grand life of the Triumvirate »⁴⁷ incite également Walter Savage Landor à s'ériger en défenseur des « illustrious rulers of that regenerate nation », dans une lettre que publie l'*Examiner* du 24 mai; et Dickens, en août 1849, fait paraître dans la presse anglaise une apologie de la République romaine.

Et cependant, très vite va se modérer l'enthousiasme soulevé par l'homme « virtuous and heroic » qu'Elizabeth Barrett Browning salue comme « the truest hero and patriot Italy has to boast of ». Plusieurs facteurs vont contribuer à cette désaffection, et en premier lieu, les échecs répétés des entreprises mazziniennes — telles l'insurrection républicaine de Milan en 1853 et l'expédition Pisacane en 1857. Ces tentatives avortées contraignent à mettre en question le bien-fondé d'une tactique révolutionnaire inefficace et coûteuse en vies humaines. Même un libéral aussi convaincu que Leigh Hunt doit nuancer la ferveur de son admiration: en 1850, ayant rendu hommage à Mazzini pour l'avènement de la valeureuse République romaine et pour le combat mené contre la tyrannie et l'obscuratisme de la Cour de Rome, il analyse la situation présente de l'Italie, encore subjuguée par la caste sacerdotale et conclut:

... if... Italy is not yet strong or worthy enough to complete an experiment so noble [un régime de république], then the best

47. LYTTON, EARL of, *The Life of Edward Bulwer, First Lord Lytton*, London, Macmillan & Co., 1913, vol. II, pp. 119-127.

thing to be desired is that the gallant king of Sardinia should succeed with his constitutional experiment, which would end in something far better than absolutism of any kind, and might ultimately crown republicanism itself with [a] superior grace and security...⁴⁸.

Même un radical aussi affirmé que l'éditeur et journaliste américain Horace Greeley regrette, après un bref séjour en Italie en 1851, de constater la parfaite identité de ses vucs avec celles qu'exprime Mrs. Browning dans *Casa Guidi Windows*; il considère, dit-il, que l'un des périls les plus menaçants pour la cause républicaine en Europe serait « a premature, fruitless insurrection in Italy » et il ajoute, « I have done what I could to prevent any such catastrophe »⁴⁹.

Celui que Swinburne appelle « the stormy sophist with his mouth of thunder », l'irascible Carlyle, juge toujours sévèrement l'action politique de Mazzini et justifie souvent la boutade de ce dernier, selon laquelle Carlyle était en faveur des révolutions, pourvu qu'elles se fassent sans révolutionnaires; mais en 1853, il se déchaîne tout particulièrement contre « his mad 'insurrection at Milan'... which has gone to pot ». « A pitiful 'Revolution à la Donnybrook' » écrit-il encore à son frère en juin, tout en déplorant que Mazzini ne semble pas le moins du monde « conscious of what a poor figure he had cut in the eyes of all rational onlookers »⁵⁰.

Tout en constatant que l'homme politique n'a toujours pas accédé à la sagesse, il lui accorde pourtant quelques circonstances atténuantes en cette affaire et concède: « he probably could not *help* its taking place — as matters stood ». Et de toute manière, il trouve un réconfort à la pensée que

48. ROGER INGPEN, *The Autobiography of Leight Hunt*, London, Archibald Constable & Co., 1903, pp. 174, 179, 180.

49. HORACE GREELEY, *Glances at Europe... during the Summer of 1851*, New York, Dewitt & Davenport, 1851, p. v.

50. ALEXANDER CARLYLE, *Op. cit.*, pp. 144, 150. Donnybrook: faubourg de Dublin où se tenait, une fois l'an, une foire réputée pour les désordres et les échauffourées auxquels elle donnait lieu.

Mazzini ait pu échapper aux poursuites autrichiennes et forme ce vœu: « Let him continue to do so ».

Après avoir traversé une période de scepticisme général, signalée par Jessie White (*op. cit.*, p. 251) en 1854, Robert Browning commence, à la veille de « l'expédition des mille » en mai 1860, à exprimer son irritation envers « l'instigateur » de révoltes où il décèle, comme il le confie à Isa Blagden, « precipitation (certainly) and stupidity (probably) ». Mis à l'improviste face à face avec Mazzini en novembre 1862 chez les Carlyle, il se cantonne aux sujets de conversation généraux et reconnaît: « I always liked him personally and still believe in his sincerity in the main », mais il ne peut taire son agacement devant ce qu'il appelle « [Mazzini's] folly or madness ». Son animosité s'accroît en avril 1863, où Mazzini, Alberto Mario et consorts sont ravalés au rang de « miserable marplots », pour qui le mépris est général. En février 1865, les partisans de Mazzini lui apparaissent tout aussi peu estimables que les « cléricaux »; le 20 juin 1866, jour de la déclaration de guerre italienne à l'Autriche, il se félicite de l'alliance italo-prussienne, que précisément « Mazzini and 'the Reds' » désapprouvent; enfin, le 19 juillet 1870, jour de la déclaration de guerre franco-prussienne, il invoque l'un des Proverbes de l'Ancien Testament qu'Elizabeth aimait à citer et fait retour à son scepticisme antérieur, en écrivant à Isa:

Put not your trust in princes neither in the sons of men,
— Emperors, Popes, Garibaldis, or Mazzinis, — the *plating* wears
through, and out comes the copperhead of human nature, and
weakness and falseness too⁵¹.

Si la figure politique de Mazzini et son action insurrectionnelle sont si largement contestées, c'est en partie également à cause des succès diplomatiques remportés par Cavour et la monarchie piémontaise. Et c'est bien cette confiance

51. EDWARD C. McALEER, *Dearest Isa: Robert Browning's Letters to Isabella Blagden*, Austin, University of Texas Press, 1951, pp. 63, 136, 160, 208, 241, 341.

accordée aux princes qui va détourner de Mazzini des tenants — à vrai dire déjà assez tièdes — comme Mrs. Browning, qui en 1854 « had become half 'Cavourian', though d'Azeglio was then her hero »⁵². En janvier 1858, l'hostilité à l'encontre de Mazzini va encore s'accroître à la suite de l'attentat d'Orsini contre Napoléon III. Sans être l'instigateur du complot, Mazzini est l'ami et le compagnon de lutte de Felice Orsini: pour Elizabeth Barrett Browning, toujours fervente admiratrice de l'Empereur, une part de la réprobation attachée à cet acte indigne doit donc rejaillir sur Mazzini, « that wretch », « that man of a narrow head and unscrupulous conscience »⁵³. En 1859, elle ira même, dit Jessie White, jusqu'à souhaiter qu'il soit arrêté « and kept out of mischief » (*op. cit.*, p. 98).

De son côté, Mazzini n'hésite pas à prendre la défense d'Orsini le tyrannicide et à poser un problème d'éthique fondamental en des termes suffisamment rudes pour troubler la quiétude des consciences dites libérales. Le 26 février 1858, l'*Express* publie la lettre que Mazzini a adressée la veille à son directeur et dans laquelle il stigmatise:

coloro che fanno frenetici appelli al cielo e alla terra contro l'attentato assassinio di [Napoleone III] e, senza pronunciare una parola d'indignazione, sono tranquillamente testimoni del continuo assassinio di un popolo intero a Roma⁵⁴.

52. JESSE WHITE MARIC, *Op. cit.*, p. 251.

53. Cf. HARRY W. RUDMAN, *Op. cit.*, p. 125.

54. (LX, 285). Il est intéressant d'établir un parallèle avec la lettre que Walter Savage Landor adresse au *Times*, le 17 mars 1858. Mis en cause par ce journal comme l'un des amis et complices possibles d'Orsini, Landor répond qu'il 'considère l'assassinat comme le plus vil des crimes et le tyrannicide comme la plus sublime des vertus, car c'est le sacrifice volontaire qu'un homme fait de sa vie dans l'intérêt de la patrie'. Mais bien qu'il ait composé un poème à la mémoire d'Orsini (*Orsini's Last Thoughts*), dans une lettre à Forster, Landor soulève le problème des victimes innocentes de l'attentat et demande: « why inflict death on one hundred for the sin of one? » (STEPHEN WHEELER, *Letters of W. S. Landor, private and public*, London, Duckworth and Co., 1899).

Après 1860, l'opinion publique anglaise commence à réhabiliter Mazzini le patriote. L'insistance de Garibaldi à associer 'son ami, son maître' à son triomphe durant sa visite à Londres en 1864 a sans doute contribué à cette évolution; plus généralement, l'unité italienne étant à peu près réalisée par une monarchie, les craintes suscitées pendant vingt ans par la stratégie mazzinienne de harcèlements insurrectionnels et l'établissement éventuel d'une république en Italie semblent moins fondées. Il devient alors inoffensif et décent de reconnaître ouvertement le rôle de précurseur et de catalyseur joué par Mazzini dans la réalisation de l'unité nationale italienne. Le moment semble même particulièrement opportun pour publier ses oeuvres complètes.

Mais le jeune homme qui écrit, le 6 avril 1864: « I have a work on my hand to correct... *'Mazzini's Works'* », ne fait pas entrer cette correction d'épreuves typographiques dans une anodine perspective commémorative. Pour lui, George Meredith — comme pour son ami Swinburne — Mazzini est le chef de file de la grande révolte du 19^{ème} siècle contre ses institutions et ses moeurs politiques et religieuses. Près de quarante ans plus tard, Meredith évoque avec émotion « the first and greatest enthusiasm of my youth, when Italy's young heroes appeared at times to be failing hopelessly, and Mazzini, while his heart bled for them, never wavered in the faith he had that their sacrifices would lead to the Risorgimento. In that we have the main historical fact of the 19th century »⁵⁵.

Le moment semble venu de s'interroger sur l'attitude des écrivains non plus seulement en face de l'homme politique, de son action révolutionnaire et de son rôle dans la réalisation de l'unité italienne, mais en face de sa philosophie politique et de sa vision de l'humanité. Les Anglo-américains se sont parfois prononcés sur l'idéologie mazzinienne, mais le

55. GEORGE MEREDITH, *Letters of George Meredith*, collected and edited by his son, Constable and Company Ltd., 1912. Lettre du 15 avril 1902 adressée à la comtesse Martinengo, vol. II, p. 529.

plus souvent en la définissant négativement par les limites qu'ils y décelaient. Aussi aurons-nous plus de chances de reconstituer fidèlement la pensée de Mazzini, si nous faisons converger un autre faisceau de témoignages — ceux qu'il porte à son insu sur lui-même quand il met en relief les affinités et les antagonismes spirituels qu'il éprouve vis-à-vis de tel ou tel écrivain.

Voulant spiritualiser le *People's Journal*, « l'élever peu à peu du benthamisme stérile... au culte de l'Idéal, de la Démocratie réactionnaire matérialiste à la Démocratie religieuse », Mazzini s'adresse en 1847 à Margaret Fuller, comme à l'une des rares « âmes nobles et saintement élevées qui luttent çà et là contre le matérialisme et l'égoïsme du siècle », pour s'assurer sa collaboration et celle d'Emerson et lutter ainsi contre l'utilitarisme en parlant la langue du « devoir » et de « l'esprit »⁵⁶. Margaret Fuller se sent évidemment en affinité avec Mazzini, puisqu'elle envoie un article dont il la remercie en décembre de la même année. Néanmoins, quelques mois plus tard, tout en reconnaissant : « Mazzini has a mind far in advance of his times in general, and his nation in particular », Miss Fuller regrette qu'il refuse — comme il continuera de le faire jusqu'à la fin de sa vie — de tenir compte de systèmes idéologiques comme le Communisme ou le Fourierisme, qu'elle-même considère déjà à l'époque comme des signes avant-coureurs susceptibles de se concrétiser dans des régimes politiques futurs⁵⁷, mais que Mazzini récuse précisément en raison de leur fondement utilitariste.

Assez curieusement, le benthamisme que professe Harriet Martineau ne semble pas empêcher Mazzini, tant qu'il n'a pas rencontré cette femme de lettres provinciale, de lui vouer « une sympathie et une estime plus vraies qu'à aucune autre femme en Angleterre — si ce n'est Mrs. Carlyle », ainsi qu'il l'écrit à sa mère, le 10 janvier 1842 (XXIII, 10-11). A leur

56. Lettres du 17 janvier et du 10 février 1847 (*Appendice Epistolario* VI, pp. 515-516, 516-518). L'original est en français.

57. Lettre XXIV au *Tribune*, envoyée de Rome, le 19 avril 1848.

première entrevue, durant l'été 1846, il reconnaît en elle les préoccupations humanitaires qui leur sont communes et il rend hommage à cette femme « extremely good-natured, very clever, evidently bent to do good and doing it »; mais il la découvre aussi « affirmative and positive in all that she affirms... somewhat barren and unsatisfactory, like the voluntary Principle », et cette sécheresse cérébrale et rationaliste lui est étrangère. Cet antagonisme foncier de deux tempéraments et de deux philosophies demeurera immuable: en effet, évoquant la (fausse) mort récente de Harriet Martineau, il s'étonne qu'on puisse envisager la mort avec un calme scepticisme et conclut, « people who die so must either love very little or love in a way which I do not understand »⁵⁸.

En revanche, Mazzini se sent en parfaite communion

58. Lettre adressée à Eliza Ashurst en septembre 1846 (Appendice III, p. 108). Et lettre du 9 février 1855 à Emilie Hawkes (LIV, 56). Le texte intégral du passage de cette deuxième lettre cité plus haut est le suivant: « Miss Harriet Martineau died the other day: calmly sceptical, as from a conversation she had with Holyoake; people who die so must either love very little or love in a way which I do not understand ». Peut-on vraiment affirmer, comme le fait la note explicative proposée par l'Edizione nazionale, que Mazzini « assumeva qui un tono evidentemente scherzevole, poiché Harriet Martineau, con la quale egli era da più anni in relazione, morì a settantaquattro anni nel 1876 »? Atteinte de graves troubles cardiaques en janvier 1855, Harriet Martineau discourait en effet sur sa fin prochaine, qui lui apparaissait, écrivait-elle dans son autobiographie trois mois plus tard, « the simplest in the world, ... not to be feared or regretted or to get excited about in any way ». Elle était parvenue à ce détachement en face de la mort, confiait-elle encore, parcequ'elle était 'émancipée de la superstition chrétienne' — scepticisme rationaliste évidemment proche de celui du « séculairiste » Holyoake, rédacteur en chef du *Reasoner*. Pourquoi ne pas voir ici chez Mazzini un simple constat d'incompatibilité spirituelle, devant une mort à laquelle il a fort bien pu croire? Harriet Martineau raconte aussi que les journaux annonçaient son état comme désespéré et sa guérison impossible (p. 440), et Lord Houghton, qui avait été témoin de l'une de ces attaques, écrivait: « really and truly, one may use St Paul's words, 'She dies daily' ». En outre, par compassion pour les maux physiques dont Miss Martineau est affligée; par égard aussi pour cette femme de coeur qu'il a estimée; dans une lettre enfin, dont les propos et le ton sont graves et tristes (« An immense feeling of discouragement is falling on me like night coming ... I have no life left except for an immediate open struggle for Italy... », allusion à un autre décès, etc.), est-il concevable que Mazzini se soit senti autorisé et enclin à plaisanter?

spirituelle avec John Ruskin. Celui-ci est, à ses yeux, le critique le plus profond, « and understands that religion is the soul of everything that is Great and Beautiful ». Peut-être, reconnaît Mazzini, l'un est-il trop attiré par le passé, tandis que l'autre espère l'avènement d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre, mais comme il l'écrit à Emily Hawkes le 20 mai 1857, « both Tomb and Cradle are equally sacred; and I can commune with any sincere worshipper of one or the other »⁵⁹.

Cette religiosité diffuse baigne toute la pensée politique de Mazzini et fonde sa conception même de la démocratie — le bien du peuple ne pouvant se faire qu'en suivant les desseins progressistes de Dieu. Comment Carlyle ne se sentirait-il pas perdre patience, lui, « antagonista della Democrazia e della Aristocrazia a un tempo », et adorateur de l'individu, « dello eroe, ...del fatto, della forza, del successo »,⁶⁰ devant Mazzini, pour qui l'individu a le devoir d'associer ses facultés et ses forces à celles des autres hommes, afin que l'humanité collective, sans avoir recours à aucun intermédiaire privilégié pour interpréter la loi divine, mette sa seule gloire à faire régner la volonté de Dieu telle qu'elle lui parvient par une révélation continue, progressive et universelle. Hérissé par « [Mazzini's] republicanism, his 'Progress', and other Rousseau fanaticism », Carlyle se croit parfois injuste envers celui qu'il range avec une pitié méprisante parmi « all that set of Prophets »⁶¹: en réalité, Carlyle rend ainsi un bel hommage involontaire à l'homme, dont la « théorie de la Vie » a pour fondement cet axiome: « Dio è Dio, e l'umanità è suo Profeta ».

Personnage abhorré ou admiré pour son idéologie et son action politiques, Mazzini force le respect de tous par sa grandeur d'âme dans l'adversité. Margaret Fuller exalta l'in-

59. (LVII, 143-144).

60. (LIV, 174) Lettre à Francesco Crispi sur la culture anglaise, datée du 25 avril 1855.

61. J. A. FROUDE, *Reminiscences... cit.*, p. 182. Et ALEXANDER CARLYLE, *op. cit.*, vol. I, p. 264.

défectible abnégation avec laquelle il supporte l'exil, par amour pour son pays natal et par un dévouement total à la cause de la liberté universelle,

one of the heroic, the courageous, and the faithful, ... who can live fervently, but steadily, gently, every day, every hour, as well as on great occasions, cheered by the light of hope... [and] who, measuring all things by the ideal standard, have yet no time to mourn over failure or imperfection⁶².

Arthur H. Clough admire, lui aussi, sa ténacité dans la lutte et son respect de la liberté de tous. Il tient également à s'inscrire en faux contre les calomnies — « the awful lies » —, que la presse française et le *Times* répandent sur le compte du soi-disant « Dictator »; et il oppose les persécutions qui lui sont infligées à la générosité avec laquelle il traite les prisonniers français à Rome: « the Frenchmen who were taken up wounded are very kindly and lovingly treated here, I am told; and they have sent back their prisoners without stipulation »⁶³.

Carlyle met un point d'honneur à défendre contre ses détracteurs, même s'il s'agit du représentant diplomatique à Londres d'Azeglio, celui qu'il salue comme: « a most valiant, faithful, considerably gifted soul ».

Les âmes si noblement trempées se fortifient dans l'adversité, et grâce à leur « indefatigable perseverance », savent transmuier l'échec en un acheminement vers la victoire: « such men as Mazzini conquer always, — conquer in defeat »⁶⁴.

A cet homme que Trelawny considérait comme « the William Cullen Bryant prononce une allocution lors de l'inauguration de la statue de Mazzini dans Central Park à New York. Levant le regard vers Mazzini, « with fervour and

62. ARTHUR B. FULLER, *op. cit.*, p. 182.

63. ARTHUR H. CLOUGH, *Letters, op. cit.*, p. 146.

64. ARTHUR B. FULLER, *op. cit.*, p. 368.

great emphasis... [and] with an unusual depth of feeling », il termine par ces mots :

Image of the illustrious champion of civil and religious liberty, cast in enduring bronze to tipify the imperishable vision of the original! Remain for eyes yet to come where we place thee, in the midst of millions; remain till the day shall dawn — far distant though it be — when the rights and duties of human brotherhood shall be acknowledged by all the races of mankind.

Emporté par cet enthousiasme suprême, mais trahi par ses forces physiques, le vieillard est pris d'un malaise et meurt quelques jours après avoir rendu à Mazzini cet ultime hommage⁶⁵.

A cet homme que Trelawny considérait comme « the greatest man of his age »⁶⁶, Swinburne a voué une indéfectible vénération sa vie durant. Etudiant à Oxford, il avait accroché le portrait de son héros dans sa chambre, composé une ode en son honneur, souscrit en 1858, en même temps que son maître John Nichol, au « Fondo nazionale » ouvert par Mazzini, et fait publiquement son apologie l'année suivante dans une réunion où il avait en outre violemment attaqué Napoléon III. L'influence de Mazzini ne va pas seulement s'exercer sur la carrière d'écrivain de Swinburne, ainsi que nous le verrons, mais sur la conduite de sa vie : quand se pose à lui un problème éthique de choix entre l'engagement politique en tant que parlementaire et l'orientation vers une poésie politiquement engagée, c'est à Mazzini qu'il s'adresse comme à la seule autorité morale susceptible de l'aider à sortir de ce dilemme. La très républicaine « Reform League » l'ayant sollicité en 1868 de se présenter sous son étiquette aux élections législatives, « I appealed to [him] — dit-il — to know if it was my duty to forego my own li-

65. ASPENWALL & BRADLEY, *William Cullen Bryant*, London, Macmillan, 1926, pp. 201-202.

66. W. M. ROSSETTI, *Rossetti's Papers*, cit., journal de William Michael, p. 248.

kings on the chance of being of truer use to the cause, and Mazzini told me I need not — I was doing my natural kind of service as it was... I never was more relieved in my life than when I felt I could dismiss the application with a wholly clear conscience »⁶⁷.

Rétrospectivement en 1877 il tient toujours sa première entrevue avec Mazzini, le 30 mars 1867⁶⁸, comme « the very highest honour, privilege and happiness of my whole life », et lors de cette rencontre, Mazzini s'avance vers le jeune poète qui, de son propre aveu « did as I always thought I should and really meant not to do if I could help — went down on my knees and kissed his hand ». Ayant déclamé « A Song of Italy » tandis que Mazzini lui tient la main, la « bonté angelique » du Maître le fait se sentir comme Moïse à sa descente du Sinaï « drunken with the kisses of the lips of God ».

Dans sa correspondance avec Watts-Dunton, Lord Houghton, Edmund Gosse ou Th. Purnell, tout comme dans l'épître dédicatoire à l'édition complète de ses oeuvres poétiques, revient constamment le même leitmotiv sur Mazzini,

one of the three great men who seemed to me as a schoolboy the three above all others whom I should most like, when a man, to do homage to [Les deux autres sont Landor et Victor Hugo], [one] of the three living gods... of my whole-souled and single-

67. EDMUND GOSSE, *op. cit.*, pp. 207-208. Swinburne, et sans doute sa famille (voir MARIO PRAZ, *La Carne, la Morte e il Diavolo*, Firenze, Sansoni, p. 245), attendent de Mazzini une direction spirituelle, que celui-ci prend vite conscience de ne pouvoir assumer totalement. « Poor Swinburne, it is too late to change him », écrit-il le 28 septembre 1867; ou en 1868, « I really cannot play the part of a spiritual father to him except when he himself offers me an opportunity »; convaincu de l'instabilité de celui qu'il exhorte souvent en vain et qui va de dérobades en 'rechutes', il regrette en août 1871: « Swinburne is, I fear, in one respect, irredeemable ».

68. Un doute subsiste sur la date de la première rencontre entre Swinburne et Mazzini car ce dernier, écrivant à Fabio Ripari le 20 août 1858 (LXI; 126), écrit qu'il voit souvent Swinburne, « il cui spirito si va ottenebrando pur troppo causa l'alcool di cui abusa ».

hearted worship..., the man whom I had always revered above all other men on earth..., the man who was to me (I should think) what Christ Himself must have seemed to His very disciples, to Whom and for Whom I would very gladly have given all the blood of my body and soul and spirit — as gladly and thankfully as if I had still been in the first fever of a boy's loving worship and passionate reverence⁶⁹.

MAZZINI ET LES OEUVRES LITTÉRAIRES DES ÉCRIVAINS ANGLAIS ET AMÉRICAINS

Les échanges épistolaires et les écrits autobiographiques ou polémiques de nombreux auteurs britanniques et américains attestent, nous venons de le voir, que pendant plus de trente ans, des contacts étroits ont été maintenus entre le patriote italien et les milieux littéraires anglo-américains. Jusqu'à présent, nous nous sommes efforcés de définir le degré d'adhésion idéologique et morale que ces hommes de lettres ont accordée aux thèses mazziniennes et de rappeler les jugements de valeur qu'ils ont formulés sur l'homme et son action politique. Nous sommes maintenant amenés à analyser les transmutations que les attitudes mentales et affectives de ces auteurs font subir à l'image et à la geste mazziniennes dans les créations romanesques et poétiques. Enfin, l'engagement politique et social étant dans l'esprit de Mazzini, ainsi que nous le remarquons dès l'abord, non seulement un devoir impératif mais la véritable raison d'être de l'écrivain, nous tenterons de mesurer l'impact de cette conception de la création littéraire et de mettre en question la spontanéité de l'engagement et la valeur littéraire des oeuvres politiquement engagées.

69. Les citations de Swinburne sont tirées de EDMUND GOSSE, *The Letters of Algernon Charles Swinburne*, vol. I, pp. 207, 295 et vol. II, p. 77; ainsi que de l'ouvrage de THOMAS HAKE et ARTHUR COMPTON-RICKETT, *The Letters of Algernon Charles Swinburne, with some personal recollections*, London, John Murray, 1918, p. 151.

Le Risorgimento dans son ensemble a suscité un vaste mouvement de sympathie et une abondante production littéraire chez de très nombreux écrivains, de premier plan ou mineurs, américains aussi bien qu'anglais⁷⁰, et c'est à l'intérieur de ce cadre plus vaste que s'inscrivent les oeuvres, dont la cause mazzinienne et son chef sont la source d'inspiration. Il est assez malaisé d'opérer, parmi ces oeuvres, un choix rigoureux et exhaustif, d'une part parce que Mazzini et sa croisade n'y sont pas nécessairement le protagoniste ou l'épisode uniques, d'autre part parce que la célébration de la cause républicaine y reste parfois implicite, par exemple par une condamnation explicite de ses adversaires; enfin parce que certaines de ces oeuvres ont une valeur littéraire si contestable qu'on peut hésiter à les inclure dans une nomenclature. Il nous semble bon toutefois de les signaler⁷¹, ne

70. Voir en particulier: GEORGE MACAULAY TREVELYAN, *English Songs of Italian Freedom*, London, 1911; HARRY W. RUDMAN, *Italian Nationalism and English Letters*, London, 1940; *Italia e Stati uniti nell'età del Risorgimento e della guerra civile* (Atti del II Symposium di studi Americani), Firenze, La Nuova Italia editrice, 1966; HOWARD R. MARRARO, *Relazioni fra l'Italia e gli Stati Uniti*, (Quaderni del Risorgimento, n. 6), Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1954; and *American Opinion on the Unification of Italy*, New York, 1932; ROY M. PETERSON, *Echoes of the Italian Risorgimento in Contemporaneous American Writers*, PMLA, XLVII, March 1932, n. 1, pp. 220-240.

71. OEUVRES ROMANESQUES EN PROSE:

HAMILTON GRALE, *Ernesto di Ripalta, a Tale of the Italian Revolution*, London, 1849. GIOVANNI RUFFINI, *Lorenzo Benoni*, London, 1853. Mrs. C. G. HAMILTON, *The Exiles of Italy*, Edinburgh, 1857. KATE CIRICHTON, *Before the Dawn, a Tale of Italy*, London, 1860. MARGARET ROBERTS, *Mademoiselle Mori*, London, 1860. ANONYME, *Angelo Sammartino, a Tale of Lombardy in 1859*, London, 1860. ISABELLA BLAGDEN, *Agnes Tremorne*, London 1861. ANTONIO BRESCIANI, *The Jew of Verona, an Historical Tale of the Italian Revolutions of 1846-9*, d'abord publié aux Etats-Unis en 1854, puis à Londres en 1861. WILLIAM B. BROOK, *Out with Garibaldi; or from Melazzo to Capua*, London, 1861. EMILIA BLANDFORD EDWARDS, *Half a Million of Money*, London, 1865. GEORGE MEREDITH, *Vittoria*, publié dans *The Fortnightly Review* en 1866. ALGERNON CHARLES SWINBURNE, *Lesbia Brandon*, 1866, inachevé. BENJAMIN DISRAËLI, *Lothair*, London, 1870. LINDA WHITE, *Courtship and a Campaign, a Milanese Tale of 66*, London, 1873. TIGHE HOPKINS, *For Freedom*, London, 1882. WILLIAM HALE WHITE (« Mark Rutherford »), *Clara Hopgood*, London, 1896. Mrs. E. L. VOYNICH, *The Gadfly*, London, 1897. GEORGE ALFRED HENTY, *Out with Garibaldi, a Story of the Liberation of Italy*, London, 1900. M. HART-

serait-ce que pour leur rôle de relai d'amplification dans le mouvement d'opinion à l'endroit de Mazzini. Le cas du roman de Margaret Roberts, *Mademoiselle Mori, a Tale of Modern Rome*, est à cet égard symptomatique. Aujourd'hui tombé dans un profond oubli, il était paré de grands mérites aux yeux des écrivains 'pélerins' du 19ème siècle; dès sa parution en 1860, il était parvenu jusque dans le Rhode Island d'où Charles Eliot Norton le vantait en ces termes à Mrs. Gaskell: « ... a book that seems to me in its way as good as Hawthorne's (*Marble Faun*), and which is full of such pictures of Rome and the Romans as represent the city and the people with vivid fidelity. It is plainly written by some

LEY, *Beyond Man's Strength*, London, 1909. Mrs. E. L. VOYNICH, *An Interrupted Friendship*, London, 1910. WARWICK DREPING, *The Lame Englishman*, London, 1910.

OEUVRES DE FORME DRAMATIQUE EN PROSE:

WALTER SAVAGE LANDOR, *The Last Fruit off an Old Tree*, Conversation imaginaire entre Garibaldi et Mazzini, Londres, 1853. GEORGE BERNARD SHAW, *Heartbreak House*, 1917.

OEUVRES DE FORME DRAMATIQUE EN VERS:

ALGERON CHARLES SWINBURNE, *Erochteus*, Londres, 1877. WILLIAM JAMES LINTON, *Mazzini and the Countess Ossoli*, Londres, 1879. A. C. SWINBURNE, *Marino Faliero*. Londres, 1885.

POÈMES:

ROBERT BROWNING, « The Italian in England », 1845. WILLIAM JAMES LINTON, « Mazzini's Return to Italy », 1848. SYDNEY DOBELL, « The Roman », commencé en 1874 et publié en 1850. GERALD MASSEY, « Cries of Forty-Eight », 1849. HENRY THEODORE TUCKERMAN, « The Siege of Rome », 1849. ARTHUR HUGH CLOUGH, « Amours de Voyage », « Peschiera », « Alteram Partem », « Say not the Struggle Nought Availeth », 1849, Anonyme, « For Rome: Ora e Sempre », 1850. JOHN GREENLEAF WHITTIER, « To Pius IX », 1849; « The Dream of Pio Nono », (1853?). ELIZABETH BARRETT BROWNING, « Casa Guidi Victor Emmanuel », 1859. JOHN WATERS, *The Refugees and Other Poems*, 1852. ISAAC HOOVER JULIAN, « Kossuth and Mazzini », 1853. WALTER SAVAGE LANDOR, « Epigram CXI » de *The Last Fruit off an Old Tree*, 1853. ROBERT BROWNING, « Old Picture in Florence », 1855. WILLIAM JAMES LINTON, « To Victor Emmanuel », 1859. JOHN WATERS, *The Refugees and Other Poems*, 1862. HARRIET ELEANOR HAMILTON KING, « The Disciples », 1872. ISABELLA BLAGDEN, *Poems*, 1873. WILLIAM MICHAEL ROSSETTI, *Democratic Sonnets*, 1874. BAYARD TAYLOR, « The Obsequies in Rome », 1878. ERNEST MYERS, « The Defence of Rome », 1880. OSCAR WILDE, « Humanitas », 1881. GEORGE MEREDITH, « The Centenary of Garibaldi », 1907.

one who has long lived there, whose sympathies are generous and liberal, and who has not less good sense than warmth of feeling »⁷². Sous couvert de l'Italomanie régnante, ce genre de roman distille l'hostilité que l'auteur professe à l'encontre de Mazzini et la suscite ou la renforce chez le lecteur.

Du vivant de Mazzini, un certain nombre d'oeuvres de fiction — mineures et hostiles, le plus souvent — intègrent plus ou moins habilement à la trame romanesque des références anecdotiques, historiques ou philosophico-politiques à la vie, l'action et la pensée du révolutionnaire italien. Le matériau mazzinien ainsi utilisé comprend, entre autres, une interception de correspondance dans *Ernesto di Ripalta*, l'échec d'une insurrection républicaine dans *Angelo Sanmartino* et *Before the Dawn*, la persécution exercée contre les membres de la « Giovine Italia » dans *The Gadfly*, de la propagande pour « The Friends of Italy » dans *Exiles of Italy*, un assassinat politique dans *Agnes Tremporne*, une condamnation des sociétés secrètes dans *The Jew of Verona*.

Vers la fin de la vie de Mazzini et dans les années qui ont suivi sa mort, apparaissent des romans dont il est l'un des protagonistes, soit sous son nom personnel, soit sous le nom de « Fantasio », de « Giulio Colonna », d'« Attilio Mariani » ou de « Mirandola ». Ses convictions, ses idiosyncrasies et jusqu'à ses traits physiques sont attribués au personnage imaginaire: ainsi, Giulio Colonna est un pamphlétaire invétéré et un conspirateur impénitent, qui sait échapper aux recherches policières par son sang-froid, Mirandola est un orateur éloquent et un écrivain abondant, qui fonde son credo politique sur le sens du devoir, Fantasio soutient des paradoxes extravagants et se complait à ses dons dialectiques; le 'Mazzini' de *Clara Hopgood* sait utiliser les dévouements et les sacrifices féminins.

Dans les romans qui posent expressément le problème

72. *Letters of Mrs Gaskell to Charles Eliot Norton, 1855-65*, edited by JANE WHITEHALL, Oxford U.P., London 1932, p. 59.

mazzinien en termes éthiques, les considérations de morale politique demeurent en général adventices et accessoires à l'intrigue; et dans les oeuvres qui transfèrent sur un personnage imaginaire la psychologie du modèle réel, les romanciers ont le plus souvent procédé par assimilation intuitive au deuxième degré, car la plupart d'entre eux n'ont pas bien connu Mazzini et ont dû se pénétrer des témoignages directs portés par d'autres. À l'étiage de la popularité mazzinienne, c'est-à-dire aux environs de 1860, les romanciers sont invariablement hostiles et leurs romans médiocres, aussi la *Vittoria* de Meredith mérite-t-elle de retenir plus longtemps l'attention, par le renom de son auteur et le rôle éminent qui y est réservé à Giuseppe Mazzini.

Au moment même où il s'emploie à la publication des oeuvres de Mazzini, George Meredith commence à écrire « Emilia in Italy », qui deviendra « Vittoria » et fait suite à *Emilia in England*. Ce sujet épique l'attire par sa grandeur, écrit-il en janvier 1865, mais il a conscience que les temps ne sont pas encore mûrs pour écrire l'épopée de mouvements révolutionnaires aussi récents que ceux de 1848 en Lombardie. Sa seule ambition, comme il l'explique à Swinburne en lui demandant un article critique sur *Vittoria* le 2 mars 1867, c'est de représenter la révolte elle-même « with the passions animating both sides, the revival of the fervid Italian blood, and the character of the people »⁷³. Et l'âme de cette renaissance populaire s'incarne dans un personnage qui n'est jamais nommé autrement que par le terme générique de « The Chief », et dont Mazzini est l'archétype. Dès les toutes premières pages du roman, dans une scène construite sur une série de contrastes, la supériorité de cet être d'exception est suggérée par la disposition spatiale et les attitudes respectives des divers participants. Debout, seul sur un éperon rocheux, le Chef apparaît à la foule dont les regards sont levés vers lui et la calme impassibilité de cet homme qui attend les

73. GEORGE MEREDITH, *Letters of George Meredith, cit.*, vol. I, p. 188.

bras croisés tranche sur la surexcitation enthousiaste de l'attente collective; puis, sa bienveillante autorité est d'emblée marquée par le simple geste qu'il lui suffit d'esquisser pour apaiser les clameurs de l'ovation; enfin le second chapitre, consacré au portrait du Chef, est intitulé « On the Heights ».

L'identification de cette figure anonyme au modèle mazzinien s'impose immédiatement par l'allusion à ses « *wasting labours under city smoke* » et à son « *English manner* », et bien entendu par le portrait — d'autant plus admirable de pénétration psychologique que Meredith n'avait jamais rencontré son héros — où la notation fidèle des traits physiques sert systématiquement de point d'appui à la délinéation du caractère moral. « *The complexion of the student... the attentive droop of his shoulders and head* » sont immédiatement interprétés comme un indice de « *contemplative energy* », la douceur pénétrante du regard comme une marque de « *grappling force... capacious and vigorous mind... both reasoning and prompt... an orb'd mind, supplying its own philosophy* », etc... Mais ces images flatteuses ne deviennent jamais un portrait flatté. Se refusant à être un simple thuriféraire, Meredith ne dissimule pas que cet homme qui veut la fin sait aussi en vouloir les moyens:

perceiving a devout end to be reached, [he] might prove less scrupulous in his course, possibly, and less remorseful, than revolutionary Generals.

En outre, Meredith utilise comme l'un des ressorts essentiels de l'action la tendance de Mazzini à placer sa confiance, peut-être inconsidérément parfois, dans la participation féminine aux mouvements politiques: en effet, l'échec de l'insurrection est attribué à l'indiscrétion commise par la chanteuse Vittoria à qui le Chef avait confié la mission de donner le signal de la révolte.

Néanmoins, le roman est un bel hommage rendu au Chef qui a su réinsuffler la vie à son pays:

Watching over his Italy; her wrist in his meditative clasp year by year; he stood like a mystic leech by the couch of a fair and

hopeless frame, pledged to revive it by the inspired assurance, shared by none, that life had not forsaken it. A body given over to death and vultures — he stood by it in the desert. Is it a marvel to you that when the carrion-wings swooped low, and the claws fixed, and the beak plucked and savoured its morsel he raised his arm, and urged the half-resuscitated frame to some vindicating show of existence? Arise! he said, even in what appeared most fatal hours of darkness. The slack limbs moved; the body rose and fell. The cost of the effort was the breaking out of innumerable wounds, old and new; the gain was the display of the miracle that Italy lived. She tasted her own blood and herself knew that she lived ⁷⁴.

Malgré le regain de faveur pour Mazzini et la maîtrise du traitement psychologique, le roman n'eut pas de succès et passa, dit Meredith, « to the limbo where the rest of my works repose » (lettre à Swinburne du 2 mars 1867). Ainsi, les oeuvres romanesques inspirées peu ou prou par Mazzini sont le plus souvent médiocres et hostiles et jouissent d'une faveur limitée et éphémère, et l'un des seuls romans estimables et laudateurs tombe dans l'oubli. Qu'en est-il des oeuvres en prose dialoguée?

Par deux fois Mazzini apparaît dans des oeuvres anglaises de forme dramatique: de son vivant, Landor le met directement en scène dans l'une des 'conversations imaginaires' publiées en 1853; et à titre posthume, son nom est indirectement invoqué dans *Heartbreak House* de George Bernard Shaw en 1917.

173

Dans cette dernière pièce, « Mazzini » est le prénom symbolique donné par Shaw à l'un de ses personnages, à la fois en hommage au champion de la liberté et en souvenir de ses attaches avec les poètes anglais du 19^{ème} siècle: « Mazzini was a celebrity of some kind who knew Ellie's grandparents », explique Mrs. Hushabye à Lady Utterword, « they were both poets, like the Brownings; and when [Ellie's] father came

74. GEORGE MEREDITH, *Vittoria*, London, Constable & Co., 1913, p. 9 ss.

into the world Mazzini said: 'Another soldier born for freedom!'. So they christened him Mazzini; and he has been fighting for freedom in his quiet way ever since. That's why he is so poor »⁷⁵.

Landor inclut dans *The Last Fruit off an Old Tree*, d'ailleurs dédié à Massimo d'Azeglio, un très bref dialogue entre Mazzini et Garibaldi. Le chef politique y reproche au chef militaire l'erreur tactique d'avoir laissé débarquer les Français à Civitavecchia; puis, ils s'unissent dans une commune diatribe contre la trahison de Napoléon III, et Mazzini reprend ses considérations stratégiques fondées sur sa confiance dans le courage de ses compatriotes. La tension dramatique est due au choix du moment. Il s'agit d'une veillée d'armes: le public est tenu en haleine par l'imminence du péril (« The French are at the gate of our city ») et il reste dans l'attente d'une décision ultime de Mazzini, qui modifierait le cours des événements. Le pathétique de la situation est magnifié par le rappel d'archétypes historiques à fort impact émotif: c'est ainsi que le sort de la Rome moderne assiégée est assimilé à celui de Numance et de Saragosse, et le courage populaire identifié à la grandeur d'âme des Romains de l'Antiquité. En outre, cette présentation dramatique du caractère de Mazzini permet à Landor, en l'opposant au personnage de Garibaldi, de mettre en relief son sens plus aigu des réalités: les questions rhétoriques, les exclamations et le vocabulaire ampoulé de Garibaldi contrastent avec les calmes constatations du triumvir, qui sait aller droit à l'essentiel et s'y tenir sans digresser.

Mazzini est mis en scène, une fois encore, en 1879, dans une conversation imaginaire versifiée, qui n'eut pas grand retentissement, *Mazzini and the Countess Ossoli*, de William James Linton⁷⁶. La scène se situe à l'époque de la République

75. *The Complete Plays* of BERNARD SHAW, London, Odhams Press Ltd., p. 762.

76. Graveur et journaliste républicain, W.J. Linton avait fait la connaissance de Mazzini dès 1837. Il avait composé, en l'honneur de son retour en

romaine et Mazzini y présente un plaidoyer pro domo. Sans que Mazzini y apparaisse personnellement, deux oeuvres dramatiques de Swinburne sont marquées de son influence. L'une, *Erechtheus*, est imprégnée de cette conception que l'individu se doit à la communauté et l'autre, *Marino Faliero*, fait prophétiser au doge l'avènement du Maître, rédempteur de l'Italie.

Beaucoup plus nombreux que les romans et les oeuvres dramatiques sont les poèmes anglais et américains qui célèbrent le héros en relation avec le Risorgimento et le peuple italien. Mais souvent la figure de Mazzini n'apparaît qu'en filigrane.

Une autre effigie occupe parfois le premier plan, comme chez Whittier par exemple, où l'exaltation de la République mazzinienne de 1849 n'est pas une fin en soi, mais un moyen oblique de jeter l'opprobre sur la Papauté. Dans deux poèmes, dont le personnage central est le Pape (« To Pius IX » et « The Dream of Pio Nono »), l'hommage rendu à la république (« Rome's fresh young life... where Rome's blood was freest shed... Not vainly Roman hearts have bled ») est essentiellement destiné à renforcer l'horreur que suscitent les atrocités de la répression pontificale (« Thy mangled victims... As they passed / The gate of San Pancrazio, human blood / Flowed ankle-high about them, and dead men / Choked the long street with gashed and gory piles, / A ghastly barricade of mangled flesh »), et à condamner plus irrémédiablement l'imposture et l'oppression sacerdotales et monarchiques: « Mock Heaven with impious thanks, and call / Its curses on the patrial dead... the Crozier and the Crown... The twin-born vampires... ».

De la même manière, c'est la trahison commise par le Pape qui fait naître chez Tuckerman un sentiment de solidarité pour la cause républicaine: le sonnet « To the Same in 1849 » répand longuement les invectives contre celui qui a succombé aux « Jesuit wile (and) Austrian steel » et qui a laissé par

Italie en 1848, un poème qui fut publié dans *The Reasoner*, le 14 juin. Linton était secrétaire de « The People's International League », fondée par Mazzini le 28 avril 1847, et dont faisaient partie Dickens, Douglas Jerrold, etc..

lâcheté succéder aux « bloodless triumphs » de sa politique réformatrice l'hécatombe dont est victime l'état mazzinien; mais un seul vers exprime, et sous forme allusive, la confiance dans la réussite ultérieure de la croisade dont Mazzini est alors le chef le plus prestigieux (« God speeds the new crusade for human rights »).

Implicite encore est la présence mazzinienne dans « The Italian in England » de Robert Browning. Sémiologiquement, le poème est un langage-objet dans lequel s'imbrique le métalangage du mythe. En nous inspirant de l'analyse de Roland Barthes dans *Mythologies*, disons qu'il fonctionne au niveau linguistique comme une corrélation entre un signifiant (acoustique et psychique) et un signifié (l'exilé - italien - en - Angleterre - qui - a - été - sauvé - des - poursuites - autrichiennes - par le - dévouement - d'une - paysanne...). Mais ce signe corrélatif, qui est sens plein dans la chaîne linguistique, devient le signifiant — forme vide — du système mythique. Et c'est la duplicité de ce signifiant, à la fois sens plein mais absent et forme vide mais présente, qui permet le passage incessant de l'intellectif à l'imaginaire. Dans ce second schème mythique, le signifié est la « mazzinéité » et le total associatif de la forme et du concept est une aliénation du discours factuel une inflexion du sens qui transforme l'histoire en nature. Pour le lecteur, l'histoire est mise entre parenthèses: c'est une présence littérale et immédiate qui recule pour faire place à la présence globale et mémorielle du concept mythique. En 1845, cet appauvrissement de l'histoire de l'exilé-italien-, etc... au profit du concept éphémère et intentionnel de « mazzinéité » est possible parce qu'il existe un point de rencontre, une analogie entre le dévouement patriotique de Mazzini et celui de cet exilé qui 'repose les espoirs de l'Italie' et dont le seul souci est

... the good of Italy
For which I live and mean to die.

Mais le concept mythique, condensation instable d'un savoir confus, est évidemment fragile puisqu'il est fondé sur l'Histoire,

et de nos jours « *The Italian in England* » ne peut plus être reçu par tous comme l'essence même de la mazzinèité.

Dans certains poèmes d'Arthur Clough, la présence mazzinienne est totalement désincarnée et se confond avec la force spirituelle qui est le fondement de l'oeuvre et la remplit des échos répétés de ses leitmotivs :

'Tis better to have fought and lost,
Than never to have fought at all
(« *Alteram Partem* », « *Peschiera* » 1849).

Say not the Struggle nought availeth (1849).

Quand le personnage de Mazzini ne se profile pas en filigrane derrière une autre figure historique, quand il ne s'impose pas comme une présence spirituelle ou mythique, il peut être nommément évoqué, mais en corrélation avec d'autres artisans de l'unification italienne. Il en est ainsi de poèmes inspirés par les mouvements révolutionnaires de 1848-49 et composés aux environs de 1850. On peut en prendre pour exemple le poème de l'Américain Isaac Hoover Julian dédié à Kossuth et à Mazzini, où figurent en exergue ces mots de Theodore Parker « *These two are the greatest men of Europe* » ; ou encore « *Ode to Republican Rome* » de l'Américain A.J.H. Duganne, dans laquelle Avezzana et Garibaldi sont associés à Mazzini. Après la création du royaume d'Italie, ce phénomène s'accroît, et dans « *Italy* » de Henry Whittaker, Mazzini — l'orateur hardi exilé pour son excès de zèle patriotique — voisine avec le roi-héros, le guerrier-prophète et l'homme d'état piémontais défunt. Enfin, dans « *The Disciples* » d'Harriet Eleanor Hamilton King, « *The Obsequies in Rome* » de Bayard Taylor et « *The Centenary of Garibaldi* » de Meredith, l'hommage est non seulement réparti entre plusieurs figures héroïques, mais aussi rétrospectif, puisque l'unité nationale est alors complétée et que Mazzini est mort. Mrs. King associe Mazzini à ses disciples, Taylor fait sortir du Royaume des Ombres les « *solemn phantoms* » de Cavour et de Mazzini pour qu'ils se joignent au cortège

funèbre de Victor Emmanuel — le roi au nom prophétique —, et Meredith attribue la résurrection de l'Italie à

Cavour, Mazzini, Garibaldi: Three;

Her brain, her soul, her sword⁷⁷.

Un autre type de poèmes enfin présente Mazzini dans ses relations avec le peuple italien, soit que le chef politique y apparaisse au milieu de son peuple, dans leur vécu commun, soit que le penseur révolutionnaire incarne la croisade populaire. Cette sorte de poèmes, de loin les plus importants par leur nombre et leur valeur, ont été composés par des écrivains qui ont été témoins directs des événements ou qui se sont pleinement engagés aux côtés de Mazzini dans le combat républicain unitaire.

Témoin oculaire, A.H. Clough juxtapose deux registres opposés pour rehausser l'hommage dédié au Triumvir: la célébration lyrique des vertus de Mazzini par le jeune héros de « Amours de Voyage », et la présentation satirique de la futile Georgina, ennemie de Mazzini. En fondant l'hostilité de Georgina sur l'incommodité que lui cause un ordre de réquisition des chevaux lancé par « this dreadful Mazzini », Clough peut faire succéder à l'égoïste ineptie de la jeune fille la noblesse de ton et l'élévation d'esprit du jeune homme:

Honour for once to the tongue and the pen of the eloquent writer!

Honour to speech and all honour to thee, thou noble Mazzini!⁷⁸.

C'est donc avec un relief accru que se dessine l'image du chef dont la valeur morale est assez forte pour retenir par « a

77. Un grand nombre de poèmes américains auxquels nous nous référons figurent dans l'anthologie que H. R. Marrano a annexée à *Relazioni fra l'Italia e gli Stati Uniti*. Le sonnet dédié à Kossuth et Mazzini a été publié dans « *The National Era* » de Washington, le 30 juin 1853, l'ode de Duganne dans le même journal le 5 février 1852; le poème de Whittaker dans *Galaxy* en 1866. « *The Disciples* » date de 1872, « *The Obsequies in Rome* » du 17 janvier 1878 et le poème de Meredith de 1907.

78. A. H. CLOUGH, *Amours de Voyage*, pp. 322-323.

few calm words » son peuple sur la pente dangereuse de la répression et pour donner à cette population soumise au règne pontifical avilissant « this chance of redemption ».

De la lointaine Amérique, Tuckerman suit les événements dans les relations qu'envoient de Rome au *Tribune* et à l'*Evening Post*, Margaret Fuller et le peintre James E. Freeman. Son poème sur le Siège de Rome est construit comme une progression depuis la condamnation explicite des forfaits commis par les ennemis de la république mazzinienne — qui est en fait une célébration implicite de cette république — jusqu'à l'hommage explicite envers le triumvir et son peuple. L'horreur inspirée par la profanation à Rome d'un haut-lieu de la culture (« hallowed plains... sacred place / sacrilegious race ») et la destruction d'un art de vivre (« rapture... meditative gaze... serenade / barricade... booming cannon ») implique déjà que Mazzini avait su préserver ces bienfaits à son peuple. Puis, l'évocation de la trahison et de l'imposture du « perjured Gaul » s'accompagne d'un salut à la république « with valor bought » et à l'homme qui a su galvaniser les énergies de ce peuple romain. Toute la seconde moitié du poème exalte le dévouement du peuple à l'état démocratique dont Mazzini est le chef « fearless, calm and proud », le désespoir des Romains au départ de leur héros et enfin le regret de cet ignoble triomphe « [which] blasts the fair promise of Rome's second birth » dont Mazzini a été le prophète, l'instigateur et le réalisateur :

The Summer harvests all neglected wave,
 While peasants throng the country's name to save;
 Nor thunder-bolt nor hot Sirocco's breath
 Can keep those reapers from the field of death!
 Pale students haste their gentle lives to sell,
 And dark eyed women quench the burning shell...

Présente, non pas à Rome mais à Florence, Mrs. Browning a vu avorter les espoirs révolutionnaires en Toscane et

croître l'espérance fondée en Mazzini. Mais c'est avec défiance qu'elle voit grandir son influence sur ce peuple italien d'autant plus vulnérable qu'il est désuni et atone (« ...the want of soul-conviction... aims dispersed, / And incoherent means, and valour scant / Because of scanty faith, and schisms accursed, / That wrench these brother-hearts from covenant / With freedom and each other »). Réticente envers cet « extreme theorist », elle le met en garde « Record that gain, Mazzini! Yes, but... », puis elle l'adjure par exhortations négatives: « No, not for Italy... No, not for the republic... Let no cry of patriot men / Distract thee... Let such not blind thee ». Enfin, rappelant le meurtre du comte Rossi, ministre de Pie IX, elle exprime même ses craintes que Mazzini ne fourvoie le peuple vers l'assassinat politique (« Stand / With no man hankering for a dagger's heft »). Le plaidoyer émeut parce qu'il semble vouloir conjurer une déception déjà clairement pressentie et d'autant plus redoutée que la compassion pour l'Italie est éprouvée avec force⁷⁹.

Sans avoir été directement mêlés aux épisodes révolutionnaires, quelques écrivains se sont sentis si profondément solidaires de la cause républicaine qu'ils ont tenu à apporter à Mazzini, non seulement un gage poétique de leur admiration, mais leur soutien à cette cause. Conscients que la réalisation de l'unité sous l'égide d'une monarchie ne peut que trahir la liberté, c'est vers Mazzini seul qu'ils se tournent. Ainsi, lorsque William Michael Rossetti dédie un de ses *Democratic Sonnets* à Victor Emmanuel II, c'est pour l'assimiler à Judas et pour adjurer l'Italie de ne pas accorder sa confiance aux princes:

Thou whom thy Rome has stamped Republican,
And whom thy Florence so restamped, and he
Thy son Mazzini: pay no more undue debt
To Caesar, but to Freedom and to Man.

Et dans le sonnet consacré à Mazzini, celui-ci est superlativement salué des qualificatifs de « greatest, purest of our time », et doit trôner seul à l'empyrée:

79. ELIZABETH BARRETT BROWNING, *Casa Guidi Windows*, Part II, 1851.

To Thee, and not to statesmen nor to king,
Thine Italy's first debt is due, who here
Stands One, in history's and in hell's despite⁸⁰.

Mais c'est Swinburne, révolté contre l'Angleterre victorienne et éperdu de vénération pour Mazzini, qui se mobilise le plus profondément pour la défense de la cause républicaine en Italie et dans le monde. Quelles que soient les occasions — Nouvel An, anniversaires de Mentana, inauguration de la statue de Mazzini à Gênes, neuvième anniversaire de sa célèbre rencontre avec Mazzini, etc... —, il les saisit ou même il les suscite, pour participer à la « croisade ». A partir de janvier 1867, où paraît « A Song of Italy », et pendant de longues années, il fustige « The Moderates », hostiles à une république, il appelle à la révolution mondiale prophétisée par son Maître (« A Marching Song », « The Litany of Nations »), il entonne des hymnes à la déesse républicaine Liberté (« Tiresias », « Hertha »), il annonce la réalisation de l'idéal mazzinien de république universelle (« A Year's Burden ») et ne cesse de proclamer sa foi dans l'avènement de la 'troisième Rome' républicaine (« Super Flumina Babylonis », « Epilogue to Songs before Sunrise »). Ces grands thèmes, que nous tentons ici d'isoler et de localiser, sont en fait mêlés et repris avec insistance dans l'ensemble de « A Song of Italy » et « Songs before Sunrise ».

Les modes d'intégration de la personne et de la pensée mazziniennes à la matière poétique sont donc fort divers: opposé ou associé à d'autres personnages historiques, mis en relation avec son peuple ou rendu présent par son idéologie, comme nous venons de le constater, Mazzini apparaît

80. Publiés en 1874 et composés peu avant leur publication, les *Democratic Sonnets* consacrés à l'Italie sont dédiés aux frères Bandiera, à Manin, à Orsini, au roi Bomba, aux 'chemises rouges', à Victor Emmanuel en 1867, à Rome et l'Italie en 1870, à Mazzini en 1870 et à Cavour et Garibaldi en 1871. Dans le sonnet « Rome and Italy, 1870 », composé vraisemblablement après la mort de Mazzini, il semble curieux de lire: « Garibaldi feels upon his hand / Mazzini's ghostly hand-grasp ».

aussi en pleine lumière, transmué par l'imagination poétique, selon des métamorphoses qu'il nous reste à analyser.

Toutefois, il nous faut dès l'abord admettre que la plupart de ces poètes ne sont que des moralistes. Ils se sont bornés à établir des constats de réalités indéniables: « Triumvir... proscribed... exiled » (W.M. Rossetti), « precursor » (Bayard Taylor), « orator » (Duganne) et à porter des jugements de valeur explicites, comme l'indique en particulier le choix des qualificatifs: « greatest, purest, sublime; fearless, calm and proud; lofty, glorious; bold; noble; virtuous; noble... (W.M. Rossetti, Tuckerman, Duganne, Whittaker, Clough, E.B. Browning, W. Morris) », ou encore « champion of the free (Duganne) », « the future truth's... interpreter (W.M. Rossetti) », etc... Leur zèle de « témoins » les contraint à une écriture transitive qui s'engluie dans les artifices de la rhétorique pour donner une illusion d'élan. Mais les apostrophes à « Mazzini! », les invocations en séries, les archaïsmes (« Ye, Thou, Thy name, Lo!...), les vocables précieux et les allégories flanquées de leurs majuscules et de leurs attributs traditionnels (« the steeds of Freedom, the cap of Liberty, etc...), ne suppléent en rien l'indigence et l'inertie des images stréréotypées.

Seuls quelques rares écrivains ont été suffisamment ébranlés par la force spirituelle de Mazzini pour la traduire en une imagerie dynamique. Chez Swinburne, c'est la genèse poétique même qui est assimilée à un cycle de croissance végétale où Mazzini est le semeur, le père nourricier et le bénéficiaire de l'offrande des fruits:

... of the seed of your sowing...
That the dew of your word kept growing...
I bring you my handful of songs.

Image dynamique encore, celle de l'arme poétique forgée par l'esprit et inféodée à l'animateur de la Croisade:

I bring you the sword of a song
... wrought not with hands to smite, ...

But with visions and dreams of the night,
 But with hope, and the patience of passion,
 And the signet of love for a seal...
 Feeble; but laid at your feet,
 That which was weak shall be strong,
 That which was cold shall take fire,
 That which was bitter be sweet.

(Dedication to Joseph Mazzini of *Songs before Sunrise*).

Force motrice qui redéclenche un mécanisme vital arrêté:

... fibre of inmost chords which stir
 The heart of Italy to beat its chime.

(W.M. Rossetti, « Mazzini 1871 »),

le verbe mazzinien est aussi assimilé à un breuvage et une nourriture et inclus dans un processus nourricier capable de ressusciter le peuple italien:

The milk of life on death's unnatural brink
 Thou gavest them to drink,
 The natural milk of freedom; and again
 They drank, and they were men
 The wine and honey of freedom and of faith
 They drank, and cast off death.

(Swinburne, « A Song of Italy »).

Beaucoup plus souvent, la spiritualité religieuse de la pensée mazzinienne suscite une imagerie biblique. Pour W.M. Rossetti, Mazzini est le Mage apportant l'offrande de sa foi à la divine Liberté re-naissante:

The Pilgrim Magus bearing nard and myrrh
 To Freedom's manger-cradle,

Duganne salue du nom d'« Apostle » celui qui s'est voué à la cause divine de la liberté, et nombreux sont ceux qui voient en Mazzini le « Prêtre », grand officiant de ce culte, et le « Prophète », détenteur du message divin. Guide messianique, il est assimilé par Mrs. Hamilton King au « Maître » entouré de ses disciples:

I write of the Disciples, because He
 Who was their Master...
 Joseph Mazzini, Master, first of those,
 The sons of Men, who are the Sons of God!
 (« The Disciples »)

Et chez Swinburne foisonnent les images évangéliques. Tantôt Mazzini est le Christ incarné souffrant pour une cause divine: « man crowned with suffering days » (« After Nine Years ») tantôt le Christ rédempteur, « Saviour, Lord, Redeemer, God clothed upon with human hours », tantôt une émanation de la puissance divine, capable d'opérer le miracle de la résurrection, tel l'Ange au tombeau de « Super Flumina Babylonis »:

And an angel's similitude by the unscaled grave,
 And by the stone:
 And the voice was angelical, to whose word God gave
 Strength like his own.

Ce messager divin opère même une résurrection doublement miraculeuse: celle du géniteur par la progéniture:

But this man found his mother dead and slain
 With fast-sealed eyes,
 And bade the dead rise up and live again
 And she did rise.

Divinisé par Oscar Wilde, « the great triumvir » défile au Panthéon des immortels, uni dans l'apothéose à son épouse mystique Liberté, « he... / Whose soul is as some mighty orb unseen of mortal eyes » (« Humanitad »). Force cosmique enfin, « the sunlike man » (Swinburne, « Monument to Giuseppe Mazzini »), est le phare qui guide l'humanité:

... — the single light
 Never extinguished, never flickering
 (W.M. Rossetti, « Mazzini 1870 »)

la lumière céleste qui réchauffe le monde:

Thy name will yet flash sunlight o'er our hearts (A.J.H. Duganne, « Ode to Republican Rome »),

la divinité solaire dont les tribulations terrestres ont seules pu parfois occulter le rayonnement éternel:

Like heaven's own sun that storming clouds bedim
(Swinburne, « Monument to
Giuseppe Mazzini »).

Sujet d'inspiration poétique et romanesque durant plus de vingt années de sa vie, comment Mazzini a-t-il accueilli ces oeuvres dont la matière était la substance même de sa vie et de sa pensée?

Vilipendé ou porté au pinnacle, il semble qu'il n'ait ressenti aucune vanité ni aucune amertume personnelles, mais il s'est souvent réjoui que sa gloire littéraire puisse servir à la croisade républicaine. Après l'échec de ses ultimes tentatives, elle a en revanche aggravé son sentiment d'affliction.

Cet homme qui a constamment proclamé:

La missione speciale dell'Arte è di spronare gli uomini a tradurre il pensiero in Azione » ... « The mission of Art [is] to compel thought to embody itself into Action ⁸¹,

reçoit en septembre 1870 la dédicace des *Songs before Sunrise*, alors que Rome est capitale d'un royaume et qu'il est, lui le chef républicain, incarcéré à Gaète par le gouvernement de l'Italie unifiée. Dans ces circonstances, l'imminente parution de cet hymne poétique à la république inflige un cruel démenti à sa foi dans l'efficacité de l'art comme véhicule de pensée politique et support d'une action. On comprend donc qu'il ait pu écrire: « ora poi di Swinburne la lode mi rattrista: lode di che? » (lettre à Giannetta Rosselli, XC, 49)

81. *Note autobiografiche*, p. 80. Lettre à Swinburne du 10 mars 1867 (LXXXIV, 259).

et que ces louanges maintenant dérisoires l'aient fait douter du militantisme qu'il n'avait cessé de prôner aux écrivains.

Mais, hors ce constat d'échec pratique, Mazzini ne s'interrogea pas sur son postulat initial selon lequel « Il Vero è uno e domina tutte quante le manifestazioni della vita ». En de multiples occasions, il a exhorté et encouragé les écrivains à assimiler le vrai littéraire au vrai politique et à subordonner la littérature à une fin politique (« la letteratura era per noi mezzo, e non fine »). A Swinburne, il a recommandé : « shake us, reproach, encourage, insult, brand the cowards, hail the martyrs, tell us that we have a great Duty to fulfil », posant ainsi une fin dont la parole n'est que le moyen. Or, la doctrine et le témoignage sont deux modes d'écriture qui, en proposant avec insistance une explication présentée comme incontestable et une information immédiate, s'opposent foncièrement à la parole littéraire qui est une ambiguïté proposée, une question posée et non résolue selon les mots de Roland Barthes, une explication convertie en « spectacle ». Il est significatif d'ailleurs, qu'en dépit de son admiration pour Mazzini et de ses convictions républicaines, Swinburne ait senti qu'il allait se fourvoyer et qu'il ait eu la velléité de refuser ce mode de parole « that... would not promote his true poetic development » (propos rapportés par W.M. Rossetti dans son journal le 7 mai 1867). Si Mazzini porte donc en partie la responsabilité des oeuvres dogmatiques écrites à son instigation, on ne saurait lui tenir rigueur des oeuvres tout aussi médiocres où les écrivains ont spontanément témoigné en sa faveur : réactions émotionnelles dont la sincérité ne saurait être mise en cause, dont le nombre impressionne, mais dont la manifestation immédiate et naïve nomme la réalité sans ambiguïté. Si le problème fondamental pour l'écrivain est bien, comme le dit encore Barthes, de vivre l'engagement « autrement que comme l'évidence ou un devoir », nous devons constater que les contemporains de Mazzini n'ont pas su d'eux-mêmes résoudre ce problème, et que Mazzini ne les a pas non plus aidés à le résoudre.

Que ces oeuvres engagées soient anglaises ou améri-

caines ne modifie en rien le jugement qu'on peut porter sur leur valeur littéraire: en revanche, il est intéressant d'établir une comparaison entre les modalités de l'engagement en Angleterre et aux Etats-Unis.

La glorification du héros de 1850 est en Amérique exclusivement le fait d'écrivains d'opinions avancées, proches des émigrés politiques italiens et sympathisants de la « Giovine Italia », tels Catherine Sedgwick, Tuckerman, Duganne, Margaret Fuller. En Angleterre, s'il est vrai que Linton et Landor sont républicains, il n'en est ainsi ni pour Browning et sa femme, ni pour Dobell, ni pour Clough. En outre, Dobell rendu célèbre du jour au lendemain par son poème « The Roman » où il prône l'unité italienne, refuse cependant de s'affilier aux « Friends of Italy » sous prétexte que la société a des fins trop politiques; quant à Clough, l'universitaire oxfordien « who nor meddle [s] nor make [s] in politics », c'est à son corps défendant qu'il écrit en faveur de la République romaine, et à sa profonde surprise. « whisper it not in thy courts, O Christ Church! », qu'il se voit rêver

... of great indignations and angers transcendental,
 ... of a sword at my side and a battle-horse underneath me
 (*Amours de Voyage*, Canto II, iii).

Parmi les grands écrivains américains seuls Emerson, Bryant, Lowell et Whittier avaient, avant 1848, fait allusion à la servitude de l'Italie écrasée sous le joug étranger et l'oppression pontificale. Quand les mouvements révolutionnaires mettent en évidence les aspirations à l'émancipation dont beaucoup d'écrivains étaient encore inconscients, la lutte de l'Italie pour sa libération est alors célébrée, surtout par Whittier, Bryant, Whitman, Lowell et Longfellow, mais l'aspiration à l'unité nationale continue de passer inaperçue. En outre, la « Giovine Italia » a disparu et Mazzini et ses sectateurs italiens en Amérique sont déjà en désaccord. Il serait donc vain d'escompter retrouver des traces de militantisme littéraire en faveur de la cause unitaire et républicaine. De surcroît leur éloignement, en ne leur laissant percevoir

que de faibles échos des insurrections républicaines avortées, évite aux écrivains américains d'y réagir avec autant d'hostilité que les Britanniques. Le silence s'établit donc autour de Mazzini et s'il est rompu par certains, comme Tuckerman et Bayard Taylor, c'est à partir de 1860 et pour rendre à Mazzini un hommage commémoratif en le plaçant en corrélation avec d'autres artisans de l'indépendance italienne, tels Cavour, Garibaldi et Victor Emmanuel. Sans doute peut-on s'interroger sur le rôle mobilisateur qu'auraient pu jouer en faveur de Mazzini Margaret Fuller et son *History of Italian Liberation*, s'ils n'avaient l'un et l'autre disparu. Les exhortations de Margaret Fuller à la solidarité républicaine auraient-elles secoué l'apathie d'Emerson, Hawthorne, Poe et tant d'autres? On peut en douter, car même les écrivains que le Risorgimento n'a pas laissés indifférents, ne peuvent se défendre parfois d'une nostalgie pour l'ordre ancien. La liberté politique est admissible aux Etats-Unis, raille Lowell: « Let them try all their new acids of universal suffrage and what not on the tough body of the New World »; mais les fils de la république américaine, amplement pourvus de « panem », se sentent frustrés des « circenses » anciens, si l'Italie se gagne ces mêmes droits politiques et leur ôte le « picturesque » pour y substituer le « practical »⁸². Exprimée ici sur le mode drôlatique, la déception est en fait largement et profondément ressentie: au niveau de la conscience claire et dans un élan d'altruisme solidaire, on applaudit; mais le subconscient égoïste pressent que le refuge idyllique italien, la part de rêve passéiste qui manque à l'univers pragmatique américain sont menacés par le Risorgimento en général et Mazzini en particulier. Moins privés de passé, plus étouffés par les conventions victoriennes et placés en contact plus direct avec les luttes mazziniennes, les Britanniques, tels Meredith, W.M. Rossetti, Swinburne, Harriet Eleanor Hamilton King, etc..., se mobilisent donc davantage pour dé-

82. CHARLES E. NORTON, *Letters of James Russell Lowell*, New York, Harper & Brothers, 1894, vol. II, p. 120.

fendre l'idéologie républicaine et vouent à la personne de Mazzini un culte plus fervent.

Si, en raison de leur dogmatisme ou de leur moralisme insistant, nous avons dû formuler de grandes réserves quant à la valeur littéraire des oeuvres inspirées aux Anglais et Américains par la personne, l'action et la pensée de Mazzini, nous ne saurions oublier le nombre impressionnant de ces oeuvres, ni mettre en question la foi doctrinale qui les a suscitées ou la sincérité des témoignages qu'elles apportent. Si nous avons dû enregistrer des prises de position hostiles ou fluctuantes à l'égard de l'idéologie et de l'action révolutionnaires de Mazzini, nous devons aussi rappeler les deuements passionnés qu'il a fait naître et le sentiment d'affinité spirituelle qu'il a éprouvé pour certains écrivains comme Ruskin et Margaret Fuller. Unanimement admiré enfin pour son courage moral et son sens patriotique, il reste l'un des personnages historiques du 19^{ème} siècle dont le nom a eu le plus de retentissement dans les lettres anglaises et américaines de son temps.

MICHÈLE RIVAS